

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

La Retirada

Hommage aux Républicains espagnols



et aussi...

La famille Humbert

Lucien Servanty

Le VG 10

Marcel Carreyn

Pierre Gamarra

Serge Ravanel



Sommaire

La Retirada : les mois tragiques de 1939	1
La famille Humbert à Beauzelle	20
Lucien Servanty	25
Le VG 10	27
Marcel Carreyn : un destin lié à la guerre	32
Pierre Gamarra : le grand Pierre	42
Serge Ravanel : l'Esprit de Résistance à Blagnac	46

Responsable de publication : Alain Lauret

Comité de rédaction :

Lucien Alemanni - Suzanne Béret - Christiane Combelles -
Anne-Marie Ducos de Lahitte - Georges Lapoutge - Monique Lanaspèze -
Alain Lauret - Jean-Louis Rocolle - Jacques Sicart - Jeannette Weidknnet

Maquette : Philippe Garcia

N° ISSN 1169-4408

Revue éditée par l'association
Blagnac Histoire et Mémoire

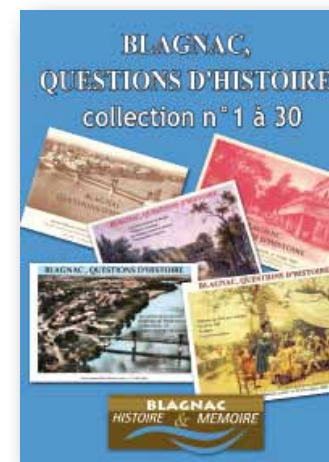
Siège social : 97, Vieux Chemin de Grenade
31700 BLAGNAC



Numéro spécial
**Les Blagnacais
pendant la Grande Guerre**



Numéro spécial
**Les Blagnacais
pendant la Seconde Guerre
mondiale**



Les revues sur CD au format PDF
Collection n°1 à 30

**Demandez-les au
05 61 71 93 02 ou 06 78 41 32 37 !**

La Retirada : les mois tragiques de 1939

Pour commémorer le 70^e anniversaire de la Retirada, nous présentons, tout d'abord, un rappel historique et ensuite les témoignages de Blagnacais « fils et filles de réfugiés espagnols »

On désigne sous le nom de Retirada la retraite des débris de l'Armée républicaine espagnole, accompagnée de nombreux civils, vers la France, en 1939. Elle est la conséquence brutale de la catastrophe qui marque la fin de la guerre civile qui ravageait l'Espagne depuis juillet 1936 (26 janvier 1939 : chute de Barcelone). On peut la définir comme un mouvement migratoire trans-frontalier, parfois suivi d'expatriation vers d'autres pays, essentiellement extra-européens.

Le déroulement de la « Retirada »

Les caractères de la « Retirada »

Le mouvement, d'une ampleur insoupçonnée à l'origine, présente trois caractéristiques principales, qui ont profondément marqué son déroulement. Développé dans la précipitation, il frappe par son volume et par l'absence de projet précis des autorités françaises responsables sur le devenir de ces populations.

Car, en France, la surprise fut pratiquement totale. Certes, les mises en garde n'avaient pas manqué. Dès le mois de mars 1938, l'Ambassadeur de France en Espagne, Jean Herbette, et son Attaché militaire, le lieutenant-colonel Morel, avaient attiré l'attention du Gouvernement français sur l'inévitable afflux de militaires et de civils espagnols à la frontière française, « en cas d'effondrement du front militaire républicain ». De son côté, le Consul d'Espagne à Perpignan, Joaquim Camp, avait formulé, quelques mois plus tard, une inquiétude identique. Mais personne, avant le début de 1939, n'avait envisagé un afflux aussi massif, d'autant plus que beaucoup de responsables républicains estimaient alors que leur armée pourrait faire face, comme à Madrid ou sur l'Ebre, pendant encore de longs mois. Morel, pour sa part, avait avancé le chiffre de 20 000 militaires. Il y en aura plus de 200 000, sans compter les civils. A la veille de

Personne, avant le début de 1939, n'avait envisagé un afflux aussi massif

l'exode final, le Gouvernement républicain espagnol présentait à Georges Bonnet, le Ministre des Affaires étrangères français, une demande d'accueil pour « 150 000 personnes au maximum, femmes, enfants et vieillards », sans se poser, semble-t-il, la question du sort des combattants eux-mêmes. Cette demande fut, d'ailleurs, repoussée à la fin de janvier, alors que les entrées massives avaient déjà commencé.

Les grandes phases de la « Retirada »

Il faut tout d'abord souligner que les mouvements de reflux vers la France, provoqués par les aléas de la situation militaire, ne commencent pas en 1939. Ils sont caractéristiques de toutes les périodes de la guerre civile.



Une première vague se développe, en effet, dès l'été de 1936. Assez limitée dans ses effectifs, elle se prolonge jusqu'à la fin de l'année. Elle correspond à ce que Bartolomé Bennassar a appelé « l'exode droitier ». Il s'agit de partisans de Franco, ou tout simplement de « neutres », qui fuient la menace révolutionnaire. Ils proviennent essentiellement de Catalogne ou d'Aragon. Beaucoup ont quitté l'Espagne en bateau par le port de Barce-



lone. Ils se sont réfugiés à Marseille ou en Algérie, avant, pour certains, de gagner les territoires contrôlés par les Franquistes (où ils n'ont pas toujours été très bien reçus).

Dans les mois qui suivent, beaucoup de Basques ont quitté les provinces du nord-ouest pour échapper à la progression des Nationalistes. Mais cette émigration est restée souvent provisoire. La plupart n'ont fait que traverser la France – où ils ont été, en général, très bien reçus, ce qui contraste, nous le verrons, avec l'accueil de 1939 – pour rejoindre la Catalogne et les troupes républicaines. Beaucoup d'entre eux participeront à la grande « retirada » de 1939. On estime à moins de 40 000 le nombre d'exilés encore en France à la fin de 1938 et, parmi eux, beaucoup d'enfants que leurs parents ont confiés à des membres de leur famille ou à



◀ **Afflux des réfugiés au col du Perthus - Bartolomé Bennassar**

▲ **Soldats républicains remettant leurs armes aux gendarmes français - Bartolomé Bennassar**

des amis, car la communauté d'origine espagnole était déjà nombreuse dans le Sud-Ouest de la France avant 1936.

Mais la grande retraite est caractéristique des mois de janvier-février 1939. Le mouvement s'amorce dès les échecs de la bataille de l'Ebre (juillet-novembre 1939) mais il devient torrentiel au moment de la capitulation de Barcelone et de l'effondrement définitif de l'Armée républicaine. Ce réflexe de fuite apparaît comme une véritable « peur collective » qui s'empare des survivants. Il est vrai que la « chasse à l'homme », légalisée par la loi inique de la « responsabilité collective » de février 1939, a commencé dans tout le pays, comparable aux exécutions massives de 1936 en Andalousie. On estime à plus de 10 000 les exécutions sommaires qui ont suivi la victoire nationaliste dans les provinces de Madrid, de Valence et de Murcie. C'est donc un

exode massif, souvent à pied, dans des conditions climatiques très difficiles – l'hiver 1938-1939 a été très rigoureux comme fréquemment à cette époque – parfois sous la menace de l'aviation italienne, qui mitraillait et bombarde les fugitifs. Arturo Barea, dans un roman autobiographique paru à Buenos Aires en 1954, a donné une vision hallucinante de cette retraite infernale : « Le 26 janvier, Barcelone était tombée aux mains de Franco. A cette date même commença l'exode de toutes les villes et de tous les villages de la côte. Les femmes, les gamins, les hommes, le bétail marchaient le long des chemins, à travers la campagne gelée, sur la neige mortelle des montagnes. Sur les têtes des fuyards passaient les avions impitoyables ; une armée ivre de sang les poussait à l'arrière. De petits groupes de soldats luttèrent encore pour la contenir, sans cesser de faire

retraite, mais ils se battaient seulement pour sauver quelques hommes de plus. De pauvres gens étaient encombrés de baluchons misérables ; d'autres plus fortunés à bord de voitures surchargées, s'ouvraient une voie sur des routes congestionnées. Aux portes de la France une file sans fin de fugitifs épuisés et en quête de sécurité attendait qu'on les laisse entrer » (cité par Bartolomé Bennassar, ouvrage donné en bibliographie, page 244).

On peut jalonnner rapidement la chronologie de cette tragédie humaine, qui se déroule en à peine plus de quinze jours :

- dès le 27 janvier 1939, le Gouvernement Daladier doit ouvrir la frontière (le Perthus, Cerbère, Bourg-Madame). On estime à 140 000 la masse qui s'est présentée dans les trois premiers jours, constituée presque essentiellement de civils ;

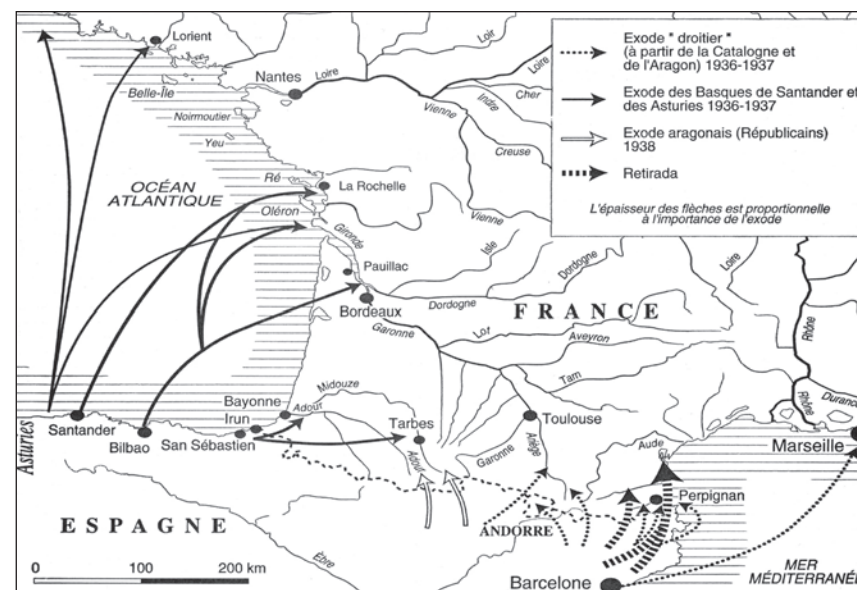
- le 31 janvier, Maurice Sarraut, Ministre de l'Intérieur, se rend en personne à Prats-de-Mollo. Il ne peut que constater l'ampleur du phénomène, devant lequel les autorités locales et régionales sont totalement débordées ;

- le 5 février, plusieurs journaux français publient un appel commun pour que « la France acceptât l'honneur de soulager l'épouvantable misère des populations espagnoles jetées à la frontière ». Malgré des signatures prestigieuses comme celles de François Mauriac, d'Henri Bergson, de Paul Valéry, de Léon Jouhaux, secrétaire de la C.G.T., et du Cardinal Verdier, l'appel eut peu d'effets sur l'action d'une administration submergée, même si elle a suscité d'incontestables bonnes volontés ;

- à partir du 5 février, se présentent, dans un ordre relatif, les débris de l'Armée républicaine, qui est systématiquement désarmée par les gendarmes. Les hommes, d'abord regroupés dans des camps de triage, seront rapidement transférés dans des « camps d'internement ». Seule, la « Division Durruti », formée des éléments les plus extrêmes de l'anarchisme espagnol, fut enfermée au fort de Mont-Louis ;

- Le 13 février, la frontière, gardée du côté espagnol par les troupes de Franco, est officiellement fermée par le Gouvernement français.

Les exodes - Bartolomé Bennassar - ouvrage cité



Les conditions de l'accueil en France

Une masse humaine énorme

Le chiffre total des Espagnols qui ont franchi la frontière, civils et militaires confondus, est très difficile à préciser exactement. Un rapport officiel de l'époque [Rapport Valière présenté au Gouvernement français, le 9 mars 1939] avance le chiffre de 440 000 personnes, dénombrant 220 000 civils, 210 000 militaires et 10 000 blessés. Ces chiffres semblent, en fait, assez proches de la réalité. Les historiens actuels sont à peu près d'accord sur le chiffre de 465 000, dont 170 000 civils.

Ce chiffre énorme, compte tenu de l'aspect instantané du phénomène, explique que personne n'était prêt à encadrer une telle marée humaine et les moyens matériels firent très rapidement défaut (on a estimé à 30 tonnes par jour les besoins en nourriture). Certains produits de première nécessité, comme le bois de chauffage, soulevèrent immédiatement des problèmes pratiquement insolubles. A Argelès-sur-Mer, lors de l'installation du camp, on a abattu les arbres du voisinage, brûlé le mobilier des écoles ou les crosses des fusils récupérés par les gendarmes.



◀ **Port-Vendres -
février 1939**
Photo Manuel Moros

Les camps d'internement (ou « de concentration »)

Dans un premier temps, on s'est efforcé de canaliser l'afflux des réfugiés en les orientant vers des camps de « contrôle » et de « triage », installés à la frontière, en particulier ceux du Boulou et de Bourg-Madame. Les femmes et les enfants furent regroupés dans des centres d'hébergement dont la gestion fut confiée, le plus souvent, aux municipalités. Les hommes furent dirigés vers des camps installés, dans un premier temps, dans les Pyrénées-Orientales : Saint-Cyprien, Le Barcarès, Argelès-sur-Mer, Rivesaltes (le camp Joffre). En mars 1939, ces camps accueillèrent 264 000 personnes, alors que le département ne comptait, à l'époque, que 240 000 habitants.

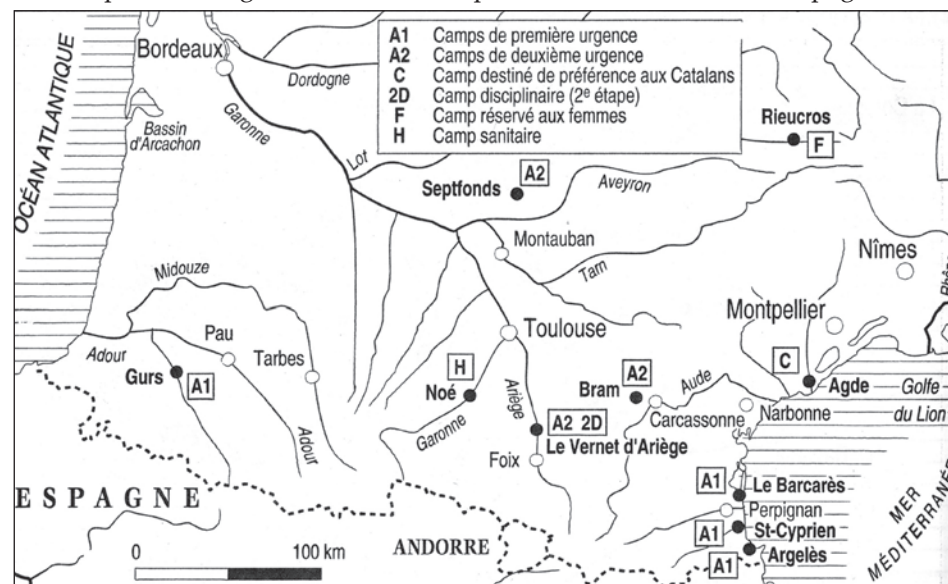
Ces camps d'internement étaient officiellement dénommés « camps de concentration », conformément au décret-loi du 12 novembre 1938 qui autorisait leur création pour le regroupement – c'est le sens du mot « concentration » – d'éventuels réfugiés. On pensait surtout, à cette date, au regroupement des Juifs allemands expulsés par les nazis - et qui affluaient en territoire français. Ces camps du Sud-Ouest de la France ont beaucoup contribué – et, hélas, souvent à juste titre – au développement de la « légende noire » qui entoure encore aujourd'hui l'accueil des

réfugiés républicains en France.

En raison de la totale improvisation qui a présidé à leur organisation, les conditions de vie y sont souvent déplorables. Bartolomé Bennassar présente ainsi le camp d'Argelès-sur-Mer : « Le camp est installé sur la plage, battue par les vents, dans des conditions défiant toute description : ni tentes, ni cuisines, ni points d'eau, ni sanitaires, ni latrines ». Et ce camp a vu défiler, en quelques semaines, près de 100 000 hommes. A Saint-Cyprien, le camp est implanté dans une zone considérée autrefois comme « zone paludique ». Dans ces conditions, les maladies épidémiques firent rapidement leur apparition dans les camps. De février à juillet 1939, 15 000 personnes y seraient mortes de la dysenterie.

▼ **Les camps de « concentration » des réfugiés espagnols - Bartolomé Bennassar - ouvrage cité**

L'entassement des réfugiés dans ces installations plus que précaires a perduré longtemps. A la fin d'avril 1939, on dénombrait encore 43 000 réfugiés à Argelès-sur-Mer (mais ce camp aurait vu défiler 100 000 personnes), 70 000 au Barcarès, 30 000 à Saint-Cyprien. Les camps de Septfonds, Gurs, Agde, Bram tournaient autour de 15 000. Au total, à la fin du printemps, près de 250 000 républicains espagnols restaient internés dans les camps. On comprend que, dans ces conditions, certains aient préféré émigrer vers les Amériques ou, même, rentrer en Espagne, où ils





◀
Dessin -
extrait de
«La retirada»
Josep Bartoli -
Actes Sud BD

ont été, le plus souvent malgré les promesses faites, arrêtés et exécutés en dépit des amnisties (les « indultos »), concédées avec parcimonie et sans aucune garantie sérieuse. Ces faits sont à rapprocher du sort des exilés espagnols, livrés par le Gouvernement de Vichy, et qui furent, tous, jugés et exécutés.

Malgré tout, la situation s'est progressivement améliorée au cours de l'été de 1939. La population des camps initiaux diminue alors rapidement. Ceux qui pouvaient justifier d'une famille en France ont été libérés des camps. Dès le 29 janvier, en effet, une circulaire confidentielle adressée par le Ministre de l'Intérieur aux préfets des départements concernés, leur fournissait la liste des départements d'accueil vers lesquels ils pouvaient orienter des trains de réfugiés (essentiellement des femmes et des enfants). De février à juin, l'importance de ces convois alléga d'autant le nombre des personnes recensées dans les camps. Beaucoup se sont retrouvés dans les départements du Sud-Ouest, souvent dans les villes comme Toulouse ou Bordeaux où existaient déjà des communautés espagnoles importantes, mais aussi dans les petites villes de la région. On note ainsi un groupe nombreux à Saint-Gaudens et dans les bourgades environnantes. On trouve également des foyers dispersés sur la côte atlantique, dans le Massif central, les Bouches-du-Rhône et même la Région parisienne. Dès le 30 janvier, le Gouvernement avait décidé, par un télégramme adressé aux Préfets concernés, d'organiser des convois vers des départements parfois très éloignés de la frontière pyrénéenne, en particulier les départements bretons. Cette décision provoqua, assez souvent, de vives réticences.

Surtout, les autorités françaises ont créé d'autres camps, hors des Pyrénées-Orientales. Celui des Judes, à Septfonds dans le Tarn-et-Garonne, fut construit dans des délais exceptionnels entre le 27 février et le 18 mars 1939. Ce camp, où furent regroupés 15 000 « miliciens » venant d'Argelès et de Saint-Cyprien, est, certainement, le plus exemplaire des camps édiés à la hâte dans ces semaines tragiques de 1939. Il disposait, en particulier, d'un hôpital et d'une infirmerie, gérés par 9 médecins et 11 assistants. On note, d'ailleurs, que certains de ces camps ont été, en quelque sorte, « spécialisés ». Les Basques et les anciens des Brigades internationales ont été regroupés à Gurs, dans les Basses-Pyrénées (mai 1939), alors que

la Division Durruti était transférée au Vernet en Ariège (souvent décrit comme le pire des camps d'internement). Les Catalans furent installés à Agde et à Rivesaltes, tandis que s'ouvrait à Bram, dans l'Aude, un camp accueillant des « miliciens, mais surtout des femmes, des vieillards et des enfants ». Plus isolé, le camp de Rieucros, en Lozère, reçut la plupart des femmes jugées « indésirables ». On y interna également, après la déclaration de guerre, des étrangers assignés à résidence.

« La Retirada » hors de France

Un cas particulier : l'Afrique du Nord

Un aspect un peu à part lorsque l'on parle des camps – aspect qui a été peu étudié par les historiens – c'est le cas spécial de l'Algérie. On estime entre 10 et 12 000 le nombre des républicains espagnols qui ont gagné les départements algériens, souvent à partir des ports de la côte du sud-est de l'Espagne. Ceux-ci ont d'abord été parqués dans des camps, afin de les isoler de la population à cause de leur dangerosité supposée (camps de Bogar et de Boghari, au sud de Médéa, de Cherchell et de Relizane ; également Bizerte, en Tunisie). Plus tard, à l'époque de Vichy, ils ont été utilisés comme main d'œuvre sur les chantiers du Transsaharien, dans des conditions souvent effroyables subissant la faim, les maladies, les violences délibérées. Plusieurs, comme l'anarcho-syndicaliste Cipriano Mera, furent livrés à Franco par les autorités de Vichy. Condamné à une longue peine de prison, Mera fut libéré en 1946 et put revenir en France. Libérés en mai 1943, assez longtemps après le débarquement allié en A.F.N., beaucoup se sont engagés dans l'Armée française. Certains chars de la 2^e D.B. (Compagnie du Capitaine Dronne), qui ont libéré Paris, étaient baptisés : Ebre, Teruel, Guadalajara, Brunete, Madrid, don Quijote, Durruti.

D'autres pays d'accueil

La France n'est pas le seul pays à avoir accueilli des réfugiés espagnols en 1939. On constate même une « ré-émigration, plus ou moins volontaire, à partir de la France. Le phénomène a parfois repris après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Le pays qui a le plus bénéficié de cette émigration est le Mexique où le Président Lazaro Cardenas a accepté l'ouverture des frontières dès le

début de 1939. Cette émigration vers le Mexique est, par la force des choses, socialement assez brillante. On y trouve des intellectuels, des scientifiques (comme le physicien Blas Cabrera), des artistes, des écrivains (comme José Goas ou Tomas Segovia). Cet apport a contribué, incontestablement, au dynamisme mexicain. Juan Marichal, historien et philosophe mexicain, a affirmé que « l'exil espagnol fut une fortune pour notre pays ». Parmi les autres pays d'accueil, on peut évoquer, en Europe, la Grande-Bretagne, en Amérique, le Chili – où l'attitude gouvernementale a été également très favorable – l'Argentine, Cuba, et, dans une moindre mesure, les Etats-Unis.

Trop souvent, les nouveaux arrivants ont été regardés avec méfiance

Un problème ardemment débattu entre les spécialistes, non sans arrière-pensées, est celui de l'accueil de réfugiés espagnols en Union soviétique. On estime leur nombre à environ 20 000, essentiellement des cadres du P.C.E. avec des membres de leurs familles. Mais le problème le plus discuté est celui des enfants espagnols évacués vers l'U.R.S.S de mars 1937 à octobre 1938 pour y être mis à l'abri. Beaucoup, incorporés dans l'Armée rouge s'ils étaient en âge de porter les armes, sont morts au cours de la guerre, comme le capitaine Ruben Ruiz, fils de la « Pasionaria », tué à Stalingrad en 1942. Très peu de ces enfants ont revu un jour l'Espagne.

Peut-on porter un « jugement » d'ensemble ?

Peut-on, après cette description rapide des « camps de concentration », porter une appréciation globale sur l'accueil fait, en France, aux réfugiés espagnols, en 1939 ?

Incontestablement, les « jugements » portés sur cette période et ces événements ont été – et restent – contrastés et, le plus souvent, très sévères. Encore aujourd'hui, on évoque les « camps du mépris ». Mais peut-on partager totalement le jugement de Francisco Moreno, historien espagnol, qui écrit en 1999 : « Le fait que la France démocratique ait reçu avec des coups, des barbelés et une politique d'extermination les républicains espagnols est une chose que l'Histoire considérera toujours comme un scandale et avec stupeur. »

Mais il faut certainement nuancer. Bartolomé Bennassar note qu'on peut

relever une évolution. Les exilés des premières vagues ont été incontestablement mieux reçus que ceux de 1939. Ainsi, les réfugiés aragonais de la poche de Bielsa, reçurent – comme le souligne Bartolomé Bennassar – « un accueil remarquable et chaleureux ». Le Gouvernement français avait accordé des crédits importants et les autorités espagnoles elles-mêmes avaient souligné ce geste avec reconnaissance.

En 1939, les réactions de la population française ont été, en fait, très diverses. Dans certaines régions – souvent celles qui étaient le plus loin de l'accueil immédiat – les réfugiés ont été bien reçus et l'on relève même des actes de solidarité et d'humanité. Bartolomé Bennassar insiste sur une idée, qui lui paraît essentielle. Mieux vaut le citer in-extenso : « Les réfugiés connurent, selon les temps et les lieux, des jugements injustes, des vexations et du mépris, mais aussi des démonstrations et des actions de solidarité remarquables et même admirables. Ils durent s'accommoder des retards techniques de la France rurale où, en 1939, plus de la moitié des communes rurales, 80 à 90% dans certains départements, ne bénéficiaient pas d'adduction d'eau. Les censeurs contemporains n'imaginent pas ces dures réalités. »

Mais, trop souvent, dans une France qui connaissait une crise multiforme, marquée par une violente résurgence de la xénophobie, les nouveaux arrivants ont été regardés avec méfiance, voire hostilité. Ainsi, dès le 5 février, malgré les mises en garde des autorités, des incidents violents éclatent dans les restaurants de Perpignan au cri de : « A bas les Espagnols ». Bartolomé Bennassar souligne également les erreurs psychologiques imputables aux autorités, qui ont manqué souvent de la compréhension la plus évidente. Un peu de réflexion et de bon sens auraient dans bien des cas évité des blessures et des vexations qui ont contribué à alourdir un climat déjà très difficile. Le fait, par exemple, d'avoir confié la garde de certains camps, enclos de fils de fer barbelés, à des troupes coloniales – des Sénégalais en l'occurrence – fut considéré par de nombreux Espagnols comme une insulte.

En conclusion, nous terminerons par une remarque positive et réconfortante. Beaucoup de ces Espagnols, arrivés en France en 1939, y sont restés définitivement. Certains ont décidé de rentrer en Espagne lors de l'assouplissement des lois franquistes ou, plus tard, à l'époque de la transition

démocratique. Mais la plupart, installés en France, y ont fait souche, ont pris la nationalité française, constituant des communautés hispano-françaises souvent très vivantes. C'est cette situation originale qu'a reconnue récemment la législation espagnole. Une loi, votée en 2007 par le Parlement espagnol, est entrée en vigueur le 27 décembre 2008. Elle permet à tous les descendants (enfants et petits-enfants) d'exilés espagnols ayant fui la guerre civile d'obtenir une nationalité dite « d'origine ».

Les intéressés ont deux ans pour profiter de cette loi (jusqu'au 27 décembre 2010).

Bibliographie.

HERMET (Guy). « L'Espagne au XX^e siècle ». Paris ; P.U.F. ; 1986.

BENNASSAR (Bartolomé). « La guerre d'Espagne et ses lendemains ». Paris ; Périm ; 2004.

MOROS (Manuel). « Février 1939 - La Retirada dans l'objectif de Manuel Moros. » Mare Nostrum ; 2008.

DREYFUS-ARMAND (Geneviève). « L'exil des républicains espagnols en France. De la guerre civile à la mort de Franco ». Paris ; Albin Michel ; 1999.

DREYFUS-ARMAND (Geneviève) et TEMINE (Emile). « Les camps sur la plage. Un exil espagnol » Paris ; Autrement ; 1995.

BARTOLI (Josep). « La Retirada » Actes Sud Bd ; 2009.

Alain LAURET

Inscription de la stèle aux républicains espagnols (sur la plage nord d'Argelès-sur-Mer)

A la mémoire des 100 000 Républicains espagnols internés dans le Camp d'Argelès lors de la Retirada de février 1939.

Leur malheur : avoir lutté pour défendre la Démocratie et la République contre le fascisme en Espagne de 1936 à 1939.

Homme libre, souviens-toi.

La Retirada à Blagnac : recherches aux Archives municipales

Au début du XX^e siècle, Blagnac ne compte qu'un petit nombre d'étrangers. Le recensement de 1906 (le dernier disponible avant la Première Guerre mondiale) en dénombre 13, principalement des Espagnols.

Au cours de la guerre et surtout après celle-ci, Blagnac s'ouvre à l'immigration et accueille beaucoup d'Italiens qui profitent des accords passés entre la France et leur pays pour venir travailler dans les fermes de la commune et combler ainsi le vide démographique laissé par la guerre. En comparaison, la progression du groupe espagnol apparaît modeste ; on ne peut d'ailleurs la mesurer qu'approximativement car les recensements des années 20 n'ont pas été réalisés avec toute la rigueur nécessaire (la nationalité des enfants d'immigrés n'est pas clairement indiquée ou subit d'étranges variations d'un recensement à l'autre) ; dans les années 30, les sources sont plus nombreuses, plus variées (registres de contrôle des étrangers, correspondance de la mairie avec la préfecture) et permettent d'approcher un peu mieux la réalité. On passe d'une quarantaine d'Espagnols au début des années 20 à soixante-sept fin novembre 1938. La croissance du groupe n'est pas régulière : elle est en dents de scie. A côté d'éléments stables (familles installées que l'on retrouve d'un recensement à l'autre), il y a des éléments volatils pour lesquels Blagnac n'est qu'une étape dans un itinéraire qui les conduit à Toulouse, dans les villages proches ou dans les départements voisins.

La fin de la guerre d'Espagne, au premier trimestre 1939, va transformer du tout au tout cette situation et amener à Blagnac un flot de réfugiés, durablement condamnés à l'exil. Les arrivées sont peu nombreuses en 1939 même (une dizaine) ; elles se précipitent au 1^{er} semestre 1940 (plus de 150 dont 90 pour le seul mois d'avril), se raréfient ensuite (10 d'août à décembre 1940, 16 en 1941). L'onde de la « retirada » n'atteint donc Blagnac qu'avec un temps de décalage qui s'explique par l'évolution de la situation en France. En septembre 1939, l'entrée en guerre prive l'économie française de nombreux travailleurs ; les réfugiés constituent un réservoir de main d'œuvre dont le gouvernement encourage l'emploi : alors vont se multiplier les contrats de travail avec des organismes publics ou des entreprises privées, s'organiser les flux qui vont mener les Espagnols,

La fin de la guerre d'Espagne va amener à Blagnac un flot de réfugiés, durablement condamnés à l'exil

en particulier, des camps où ils avaient été regroupés, vers notre commune, entre autres ; ils y précèdent d'autres réfugiés, bien plus nombreux, que l'attaque allemande de mai-juin 1940 jette sur les routes du Midi.

Arrêtons-nous sur ce groupe arrivé entre janvier et mi-juillet 1940 pour en dire les spécificités car elles méritent d'être soulignées :

Il est constitué à presque 80% d'adultes dans la force de l'âge (de 20 à 40 ans), avec une écrasante majorité d'hommes (70% environ) qui se partagent à peu près équitablement entre célibataires et hommes mariés ; presque tous sont des travailleurs manuels, ouvriers agricoles et surtout ouvriers du bâtiment et de l'industrie (49 maçons, 10 charpentiers, 10 monteurs-électriciens, mécaniciens, ajusteur, tourneur, manœuvres). Seules, quelques professions échappent à ces catégories : dessinateur, comptable, médecin.

Les femmes sont à 80% mariées et sans profession. Les « actives » se comptent sur les doigts de la main ; elles sont couturière, culottière, modiste, employée, ouvrière industrielle, ouvrière agricole.

D'où viennent les réfugiés ?

- des camps : 85 en sont issus d'après les registres dont 77 pour le seul camp d'Argelès (69 hommes) ; les autres camps cités sont Le Barcarès, Bram, Septfonds et Cherchell en Algérie (8 dont 5 femmes)
- de la Haute-Garonne : 32 dont 28 de Toulouse même (26 hommes)
- d'autres départements : Aude, Aveyron, Calvados, Charente, Doubs, Gard, Indre, Lot-et-Garonne, Maine-et-Loire, Pyrénées-Atlantiques, Hautes-Pyrénées, Haute-Saône, Seine, Seine-et-Oise, Tarn, Tarn-et-Garonne : 31 dont 22 femmes. Celles-ci ont connu une plus grande dispersion que les hommes dans l'espace national ; ce sont elles que l'on trouve dans les départements les plus excentriques par rapport à notre région ; c'est le résultat de la politique mise en œuvre par le gouvernement français, soucieux de limiter la concentration des réfugiés dans les régions-frontières ou la région parisienne où les étrangers étaient déjà nombreux.

Que deviennent-ils ? Les documents administratifs malgré leur sécheresse permettent de répondre un peu à cette question :

- Blagnac, pour certains, est une courte halte de quelques jours à quelques

mois ; il y a 2 types de départs, les départs individuels et les départs groupés.

Parmi les premiers, on trouve un retour vers l'Espagne, 2 départs pour la Dominique avec embarquement à Bordeaux ; les autres destinations sont pour la plupart régionales (Toulouse, villages du département comme Caragoudes, Caraman, Merville, Pibrac, St-Cézert, Toutens).

Les départs groupés suscitent la curiosité. Ils se situent pour 3 d'entre eux en avril et mai 1940. Le premier, le 15 avril, concerne 16 hommes, tous arrivant d'Argelès entre fin mars et début avril et partant à Biscarosse où la grande activité est la base d'hydravions, installée par Latécoère dans les années 30 : est-ce leur point de chute ? On sait qu'il y a eu de nombreuses embauches à la Société Nationale des Constructions Aéronautiques du Midi (SNCAM), née de la fusion de Dewoitine et Latécoère ; pour 13 d'entre eux, le départ est définitif ; 3 reviennent fin juin : est-ce lié à la fermeture de la base le 24 juin à l'arrivée des Allemands ? Le deuxième regroupe 7 personnes qui partent le 8 mai pour Boussac dans la Creuse mais 6 d'entre elles reviennent fin juin. Le troisième intéresse 6 personnes dont 2 familles qui le 14 mai partent vers Bagnères-de-Bigorre (Les Espagnols, installés dans les Hautes-Pyrénées avant-guerre ont accueilli beaucoup de leurs compatriotes. Est-ce le cas ?). Le dernier voyage de ce type a lieu le 24 novembre, date à laquelle 11 personnes partent pour Grenade, sûrement pour travailler dans l'agriculture.

Au total, au cours de l'année 1940, 56 réfugiés ont quitté la commune.

Blagnac est, pour beaucoup, le lieu où leur situation se normalise : 62 réfugiés sont recensés entre février et mai 1940 au titre d'admis au droit d'asile ; les liens familiaux se renouent grâce aux autorisations données par la Préfecture au cours de cette même période. La condition impérative du regroupement familial est que le chef de famille puisse assurer subsistance et logement à ceux qu'il accueille, donc qu'il justifie d'un contrat de travail. L'absence de celui-ci motive un des deux refus dont nous trouvons trace. Le regroupement concerne 20 familles ; il peut intéresser l'épouse, les enfants et éventuellement d'autres membres de la famille. Ainsi, Candido B. reçoit sa femme, ses 4 enfants, sa mère, âgée de 74 ans (la doyenne des réfugiés) son frère et son beau-frère, venus de Toulouse, Argelès, Narbonne, Cambo. On peut imaginer le réconfort de telles retrouvailles !

**Blagnac
est pour beaucoup
le lieu où leur
situation
se normalise**

Blagnac devient pour d'autres le lieu où ils reconstruisent leur vie comme en attestent les témoignages recueillis auprès de leurs descendants.

A partir de 1942, nous ne pouvons plus identifier les réfugiés espagnols avec certitude car le registre qui couvre la période 1942-1947 ne les désigne pas forcément comme tels ; on en dénombre une vingtaine mais les témoignages dont on dispose prouvent que des Espagnols, enregistrés sans désignation particulière sont bien en réalité des réfugiés de la guerre d'Espagne. Dès 1942, la communauté espagnole est la première communauté étrangère de Blagnac avec 179 membres ; elle conserve cette place jusqu'à la fin de la guerre avec de nombreuses arrivées en 44 et 45 (qui compensent largement les départs) et même au-delà de la guerre comme le montre le recensement de 1954 (le seul proche de la guerre dont nous avons pu utiliser les données) : à cette date, Blagnac compte 3 483 habitants dont 297 étrangers qui se partagent essentiellement en deux grands groupes, 149 Espagnols, 130 Italiens.

Christiane Combelles

SOURCES :

Archives municipales :

Recensements de 1921 et 1926 (1F2. 6)

Recensements de 1931 et 1936 (1F2. 7)

Registres de contrôle des Étrangers 1931-1938 (2I. 25)

1939-1941 (2I. 27)

1942-1947 (2I. 29)

Réfugiés et Étrangers pendant la Deuxième Guerre mondiale

4H. 26

4H. 27

4H. 47

Archives départementales : recensements de 1906 et de 1954

La Retirada à Blagnac : témoignages et souvenirs

Après avoir fui leur pays en 1939 et avoir connu des hébergements précaires dans diverses régions de France, de nombreuses familles espagnoles, opposées au régime franquiste, se fixent à Blagnac.

Le témoignage de leurs descendants, enfants ou adolescents à l'époque de cet exil ou nés par la suite, nous permet de mieux les connaître et de retracer leur douloureux parcours.

Avant la Retirada

Les parents ou les grands-parents de ces témoins accueillent dans la joie, en 1931, la nouvelle République. Grâce aux écoles créées par ce nouveau régime, des instituteurs ou des institutrices enseignent jusque dans les plus petits villages. Auparavant, seuls les privilégiés fréquentaient les établissements scolaires. Ce faisant, la population comptait de nombreux illettrés.

La plupart des familles, de condition modeste, exercent, en Espagne, des métiers manuels : boulanger, tisserand, ébéniste, coiffeur, maçon, conducteur de « golondrinas » (petites barques pour touristes), tiennent un restaurant, travaillent la terre pour eux-mêmes ou, plus souvent, pour un propriétaire qui les traite comme des serfs et auquel ils doivent apporter une partie de la récolte. Un profond sentiment d'injustice les pousse vers les idées « progressistes » des républicains, qui ne sont pas que l'apanage des « petites gens ». Ainsi, une famille blagnacaise descend d'un ingénieur, une autre d'enseignants, une autre encore d'un architecte possédant des biens importants, grande maison et terrains, aussitôt confisqués par les franquistes car appartenant à des « rouges ».

Les femmes font, parfois, quelques travaux de couture à domicile ou travaillent, comme R., dans une usine de confection. Mais, en général, elles se contentent d'élever leurs enfants souvent nombreux.

La plus grande partie habite la Catalogne, les autres à



Combattants républicains près de Huesca (coll. famille Rutés)



Madrid, aux environs de Valence et même à Cordoue et à Jaén en Andalousie.

Lorsque la Guerre civile éclate, en 1936, ils se rallient naturellement à l'armée républicaine, au drapeau rouge, jaune et violet, et militent contre les nationalistes de Franco. Dès le début, la plupart des hommes en âge de combattre abandonnent leur famille et s'engagent. Par exemple : J. P. fait toute la guerre comme sous-officier ; blessé, il reçoit les soins à Barcelone puis repart au combat ; J. R. se retrouve avec son bataillon dans les montagnes, près de Huesca ; M. H. participe à toutes les grandes batailles, « à Madrid, au front de l'Aragon, sur l'Ebre » ; S. C. « entre en résistance avec son frère, combat en Catalogne et revient de temps en temps revoir sa famille, mais lorsque sa fille naît à Blanes, il n'est pas là : il ne la déclarera que deux jours plus tard »...



▲ Carte de transport accordée à Juan Padilla lors de son séjour à Barcelone pour soigner sa blessure (coll. famille Padilla)

La guerre fratricide fait vite rage. Les horreurs communes à toutes les guerres ne l'épargnent pas : blessés, tués en grand nombre, destructions, bombardements, exactions diverses.

Les premiers déplacements

La fuite vers le nord, conséquence de la guerre et début de la Retirada, commence et se poursuit à mesure de l'avancée des Nationalistes.

A. E. part d'Andalousie avec sa femme et leur fille, mais par malheur ces dernières périssent dans un bombardement. Il continue seul sa marche vers la frontière française.

Devant les atrocités commises et pour échapper aux bombardements, des enfants sont envoyés en Catalogne chez des parents ou des amis.

La famille P. quitte Madrid où le père travaille pour l'armée, dans une usine de parachutes, (ce qui, d'après son fils, lui évitera l'internement dans un camp à son arrivée en France), pour Murcie où naît le fils. Là, des listes sont à la disposition des parents, leur proposant d'envoyer leurs enfants dans divers pays sympathisants : Mexique, URSS ...

« Monsieur P. inscrit ses trois filles âgées de six, huit et dix ans, pour embarquer à Barcelone sur un bateau en partance pour l'URSS. Les parents les font monter dans un bus pour le rejoindre. La mère pleure mais se console en pensant qu'elle les reverra dans trois mois maximum : elle attendra neuf ans !

Les fillettes, elles, par contre, ne s'attristent pas outre mesure.

Après plusieurs jours, elles parviennent avec d'autres enfants à Leningrad puis à Moscou où tous sont reçus comme des dieux et installés dans une grande maison.

Ils y apprennent très vite le russe et suivent des cours d'espagnol pour ne pas oublier leur langue maternelle. Durant ces longues années, les trois sœurs vivent confortablement loin des combats. L'une d'elles est particulièrement chouchoutée par une dame qui avait perdu sa propre fille dans un bombardement et qui l'aurait adoptée si elle n'avait pas retrouvé ses parents ». Lorsqu'elles arrivent à Blagnac après la Libération, elles se sentent totalement étrangères, d'autant plus qu'elles ne parlent pas le français ¹.

Ce cas est unique en ce qui concerne les Espagnols réfugiés à Blagnac.

D'autres familles quittent leur ville ou leur village mais pas encore l'Espagne.



▲ Carte prouvant que Juan Padilla était sous-officier (coll. famille Padilla)

Certains, trop âgés ou dont l'état de santé ne permet pas de s'enrôler, s'impliquent dans la vie politique ou administrative : M. P. devient le maire de son village.



▲ Aide internationale - Diplôme délivré à un Blagnacais (coll. famille Padilla)

La Retirada à Blagnac : témoignages et souvenirs

M. R. avec sa mère et ses sœurs « partent de Tortosa en charrette, emportant tout ce qu'elles peuvent : vêtements, couvertures... et même leurs poules. Elles passent l'Ebre et s'installent à Cambrils, durant trois ans dans une ferme avec d'autres familles. Le père, ayant quatre enfants, est dispensé d'aller au front. Les sœurs de M. R. travaillent dans un hôpital et son frère participe aux combats. Vers la fin de l'été 1938, ce dernier qui, quelques temps plus tard sera tué par un obus, à vingt et un ans, près de Saragosse et enterré dans une fosse commune ², vient les rejoindre et leur dit de partir « car des soldats noirs ³ qui abusent des femmes arrivent. » Nouveau départ toujours plus au nord ! Elles font étape à Barcelone, comme bien d'autres familles : les B. qui ont fui Lerida avec leur fils de vingt-deux mois à cause de leurs idées « de gauche » ; F. H., sa sœur P., son beau-frère et leur enfant en bas-âge, sa tante et ses deux cousines ; R. C. avec ses deux filles, A. et L., sa mère, sa sœur, etc.

Mais, bientôt, les bombardements atteignent cette ville. Un drame est évité de justesse. « Le petit A. E., deux ans et demi, joue, insouciant, sur la place du quartier de Barceloneta, près du port. Des avions et leurs engins meurtriers approchent, la marchande de chaussures le tire dans son magasin. Il était temps : des bombes tombent sur les maisons, blessant la mère et la grand-mère d'A. E. qui sont emmenées dans une pharmacie encore debout pour y être soignées avec les autres habitants touchés. »

M. E. a dit à sa femme « quand Franco arrivera à Barcelone, vous partirez vers la France ». C'est le moment : les Franquistes vont prendre Barcelone en ce début de 1939.

La Retirada

Tous se dirigent, alors, vers la France, persuadés qu'ils vont être bien accueillis. Ce pays étant pour eux celui des Droits de l'Homme, ils sont confiants. « M. P. l'est d'autant plus qu'il y est déjà venu dans les années 1920 pour remplacer la main-d'œuvre décimée par la Première Guerre mondiale. Il a travaillé comme bûcheron dans les Alpes. A cette époque, il a été reçu avec reconnaissance. Ce séjour de quelques d'années durant lequel il a appris à parler, comprendre et lire le français, lui a laissé un très bon souvenir. Revenu dans l'Espagne républicaine, chassé par le franquisme, il se dirige vers la France en pensant que l'accueil sera le même ».

De Barcelone, tous prennent donc la route, les uns en camion comme A. P., prise en charge par l'armée ou la famille de M. R. « qui monte dans le véhicule dont le chauffeur aurait, d'après lui, fait des allers-retours Espagne-France, dans le but de mettre l'or des Républicains en lieu sûr » ; les autres avec des charrettes et le plus grand nombre à pied.

Il pleut, le froid très vif mord les visages et les corps malgré les nombreux vêtements, vestes, manteaux, mis les uns sur les autres. L'aviation allemande et italienne n'a de cesse de bombarder ces files de réfugiés qui, pour éviter les redoutables projectiles, se jettent dans les fossés pleins d'eau. Le chemin de l'exode est long dans ces montagnes : il faut souvent plus d'une semaine pour atteindre la frontière ! Ils s'abritent sous des bâches ou couchent dans des granges lorsqu'ils ont la chance d'en trouver.

« M^{me} L. porte son enfant de neuf mois. Lors d'un bombardement, elle lâche sa valise, perd une espadrille : elle arrivera à la frontière avec une seule chaussure. Plus tard, son mari, soldat de l'armée en déroute, récupère,

par un heureux hasard, cette valise ! »

Des objets les plus hétéroclites jonchent les routes et même des animaux errent seuls, délaissés par leurs propriétaires.

Les suites de la Retirada

Tous ces gens se présentent au Perthus ou à Cerbère dans un état déplorable. Fatigués, épuisés par le manque de nourriture et de boisson, dépenaillés, sales, couverts de boue, de poux, parfois malades, ces candidats à l'exil forment une ligne interminable devant le poste frontière et doivent attendre des heures dans le froid pour y arriver.

Les membres de la Croix-Rouge Internationale essaient de faire preuve d'humanité en dirigeant les blessés, les femmes enceintes vers les établissements hospitaliers de la région. Ils autorisent la jeune Espagnole C. S., qui, en tant qu'infirmière, accompagne des blessés, à aller prodiguer des soins au Boulou puis à l'hôpital de Sète. Par mesure d'hygiène, ils traitent les réfugiés avec un produit ressemblant au DDT, les vaccinent. Pour avoir une trace de leur passage, ils leur font remplir des papiers. La plupart ne savent pas écrire, ignorent totalement le français (ils parlent espagnol ou catalan). Apeurés, hébétés par tout ce qu'ils viennent d'endurer, ils ne se rappellent même pas leur nom ou celui de leur village... Des Espagnoles instruites, peu nombreuses comme M^{me} T., les aident à répondre aux questions.

Les autorités françaises, militaires, gendarmes ou douaniers, les laissent franchir la frontière un par un après une fouille minutieuse. Ils entassent, souvent sans ménagement, les femmes, les enfants et les vieillards dans des trains en partance pour différentes régions de l'intérieur de la France.

Leur destination ressemble à une loterie : la chance sourit aux uns et pas aux autres ! Des maires de gauche, communistes ou socialistes, se portent volontaires pour les accueillir dans leur commune. Toute la famille T. se retrouve ainsi en Corrèze avec d'autres réfugiés. Les habitants les reçoivent chaleureusement, leur donnent des vêtements et le maire les installe dans un appartement très confortable. Ce privilège ne dure pas. Dès la déclaration de guerre, le préfet reçoit l'ordre de regrouper les quatre cents réfugiés du département dans une usine désaffectée. Les membres de la famille T. connaissent alors, eux aussi, la vie difficile du camp durant tout l'hiver 1940, particulièrement rigoureux. En mai, un cousin espagnol retrouve le père à Argelès et réussit à réunir toute la famille T. hors des camps. Après Tours, Angoulême, les T. reviennent en Corrèze. La sœur aînée de dix-sept ans épouse un habitant de Tulle qui sera tué au moment de la Libération, la laissant seule avec deux jeunes enfants.

Après un trajet où à chaque gare des gens offrent de la nourriture, M^{me} L. et son bébé arrivent à Romilly-sur-Seine. Des ouvriers communistes les hébergent durant treize mois, le médecin du village les soigne toutes les deux.

D'autres ont moins de chance. « M. R., sa mère, sa grand-mère et ses sœurs, après trois jours et trois nuits d'un voyage en train très éprouvant, descendent, sur l'ordre de la police, à Chaumont-sur-Marne. Là, elles sont emmenées en bus avec les autres réfugiés, par groupe de huit ou dix, dans les villages environnants où des familles d'accueil les reçoivent. Ensuite, elles sont envoyées à Vignory dans une maison infecte, pleine de rats. Importante consolation : le père arrive rapidement à les retrouver ! Des Espagnols, venus avant la guerre

viennent les voir le dimanche en leur recommandant de ne pas repartir en Espagne ».

Malgré leur situation, elles ne sont pas les plus mal logées. A Angoulême, Romorantin, Cognac, Cherbourg, Rodez, Saint-Quentin... beaucoup sont « parqués » dans des usines ou des prisons désaffectées.

A Bar-sur-Aube, à leur arrivée, sous le prétexte d'un « épouillage », les gendarmes ordonnent aux femmes, aux enfants et aux vieillards de se présenter tout nus dans la cour. Le sentiment de mépris, d'humiliation n'a jamais quitté la mémoire de M^{me} P.

A. E. raconte les conditions de vie dans ces camps improvisés. « Au coup de sifflet, nous sortons tous de nos cellules, et nous nous précipitons vers la salle au rez-de-chaussée où les gardiens servent une nourriture peu abondante : une assiette de soupe très claire et du pain. Pour manger à peu près à sa faim, mieux vaut arriver dans les premiers. Pour aller plus vite, j'ai pris l'habitude de me laisser glisser sur la rampe de l'escalier ; mais un jour... j'ai raté l'atterrissage et j'ai eu très mal ». Pour améliorer l'ordinaire, « M^{me} C. sort du camp où elle s'est retrouvée avec ses filles dans l'Aveyron et va chercher des trognons de choux dans les champs ».

A Rodez, la famille H. travaille dans une ferme. C'est dur, mais la nourriture est assez copieuse. Par contre, d'après leur fils « une grosse frayeur les envahit tous lorsque circule la rumeur selon laquelle tous les enfants vont être ramenés en Espagne ; ce qui, bien évidemment, entraînerait le retour des mères. A Perpignan, des femmes se seraient couchées sur la voie ferrée pour empêcher le départ de trains remplis d'enfants ».

Ce funeste projet n'a pas eu de suite. Pourtant, il est vrai que les autorités françaises incitent les réfugiés à retourner dans leur pays.

M. et M^{me} B. et leur fils en bas âge arrivent en voiture avec un convoi d'enfants à Annemasse. Ils ont entendu dire que la Suisse est prête à les accueillir. Mais là, grosse déception : pour entrer il faut donner cinq cents francs et ils ne les ont pas ! Ils vont à Dijon, où leurs diplômes d'enseignants n'étant pas reconnus, ils survivent en effectuant des travaux pénibles : ménages pour madame, des terrassements pour monsieur qui meurt d'épuisement, deux ans plus tard, en 1941.

Ce sentiment de déception est également ressenti par un autre couple, M. et M^{me} P., mais pas pour les mêmes raisons. Tous les deux avec leur fils, un bébé de deux ans, traversent la France pour s'installer à Lille, pensant pouvoir aller plus facilement depuis cette ville en URSS rechercher leurs trois filles. Mais, la guerre déclenchée par les Nazis, empêche la réalisation de leur vœu.

Bien pire encore, A. E., l'Andalou, qui a perdu sa femme et sa fille lors d'un bombardement en Espagne, est fait prisonnier par les Allemands, peu de temps après son arrivée en France et déporté dans le camp de Mathausen où seront internés de nombreux Républicains espagnols. A la Libération, il en ressortira vivant, tel un cadavre ambulancier, ne pesant plus que quarante-cinq kilos. Les H. le recueilleront et il deviendra « l'oncle » de la famille.

Si les femmes et les enfants connaissent de durs moments, les hommes, militaires ou civils, dès leur passage de la frontière et après la fouille et la prise de leurs armes s'ils en possèdent sont dirigés vers des camps : Argelès, Saint-Cyprien, Le Barcarès, Rivesaltes... n'offrant que le sable comme lit ou table. Monsieur L. qui a ramassé des couvertures et un matelas sur la route est favorisé. Mais, aussitôt arrivé, « trente de ses camarades d'infortune s'entassent sur son matelas ».

Bientôt des baraquements rudimentaires laissant

La Retirada à Blagnac : témoignages et souvenirs



▲
Camp du Barcarès avec les tentes (coll. famille Rutés)

passer le froid, s'élèvent sur ces plages. Des tirailleurs sénégalais ou des gendarmes gardent ces camps de « concentration » (le terme ne choque pas à l'époque) entourés de barbelés. La nourriture est plus que frugale : pain et eau, du moins les premiers jours. Les conditions d'hygiène, les vexations dues à leur condition de prisonniers soumis au règlement militaire, humilient ces hommes qui avaient rêvé d'une république accueillante. Le séjour dans le camp disciplinaire du Vernet est pire. Rebelle, militant jusqu'au bout, fidèle à ses convictions M. L., n'ayant pas voulu jurer sur le drapeau franquiste, y est enfermé pendant trois semaines.

Les camps de la côte sont vite saturés, aussi, les autorités françaises en ouvrent d'autres hors du département des Pyrénées-Orientales : à Bram (Aude), Gurs (Basses Pyrénées), Rieucros (Lozère). « J. R., jeune soldat de Sabadell qui a passé la frontière au Val d'Aran, arrive à celui de Septfonds (Tarn-et-Garonne) après avoir connu la plage du Barcarès et son insalubrité : il n'a jamais oublié la chasse aux moryons !

A Septfonds il est responsable de son baraquement.



▲
Réfugiés au camp du Barcarès (coll. famille Rutés)

Lorsque les gardiens annoncent, sans raison apparente, par haut-parleur, que la tente numéro tant doit déménager dans tel autre numéro, il doit s'assurer que ce transfert se passe dans l'ordre ».

Pour avoir double ration de nourriture, certains jouent souvent avec leurs deux patronymes ; en guise de cigarettes, ils ramassent les mégots jetés par les gardiens.

Si peu à peu dans tous ces camps, la distribution de nourriture, les soins s'améliorent, la séparation d'avec la famille, l'épouse, les enfants et l'absence de leurs nouvelles rendent cet enfermement difficile à supporter et les prisonniers n'ont qu'une idée : sortir du camp pour les retrouver !

L'intégration

Fort heureusement, la Croix-Rouge met tout en œuvre pour que les familles se recomposent, se regroupent sans toujours y parvenir : « la famille S., n'ayant pas retrouvé la trace du père, retourne finalement en Espagne, pour repasser clandestinement la frontière en 1948 après avoir localisé le père en France. »

Des listes circulent de camp en camp, des avis de recherche paraissent dans les journaux : ainsi les mères de famille apprennent où est interné leur époux.

Mais, pour sortir des camps, il faut absolument un contrat de travail qui les mènera plus ou moins rapidement à Blagnac.

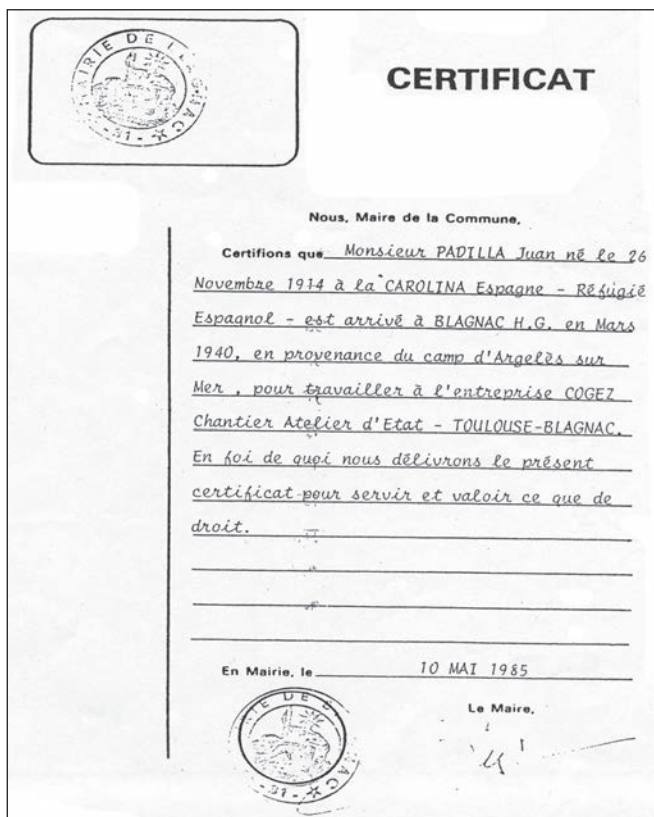
M. L. accepte de poser des rails sur la voie Millau-Rodez. Sa femme le retrouve, ils séjournent à Millau chez des professeurs, militants de gauche. M^{me} L. y travaille comme employée de maison. « Mais, très souvent, les policiers effectuent des contrôles. Quand, ils entrent, tandis que sa petite fille reste cachée, elle s'assied sur le canapé, prend un livre et se fait passer pour une invitée. Pendant l'occupation, le couple se déplace et suit l'avancée de la ligne de chemin de fer. C'est à Séverac-le-Château que M. L., n'obéissant pas à l'ordre d'un représentant du régime franquiste, est envoyé au camp du Vernet », comme dit plus haut.

F. H. travaille dans une ferme de l'Aveyron et comme son patron a besoin de bras, elle peut faire sortir son mari du camp de Saint-Cyprien dès novembre 1939. Après dix mois de captivité, J. H. retrouve donc son ancien métier d'agriculteur ; par contre son beau-frère T., ébéniste, aura beaucoup plus de mal car sa profession est très peu recherchée.

J. P., ancien militaire, « quitte le camp d'Argelès et arrive à Blagnac en mars 1940, embauché par l'entreprise COGEZ, chantier-atelier d'État chargé de la construction de la piste de l'aéroport ».

M.E., interné dans le même camp, est envoyé à Blagnac fin 1939 comme électricien à l'AIA (*Ateliers industriels de l'aéronautique*).

Jean-Louis Puig, l'abbé Barthas, dès sa démobilisation, et M^{lle} Suzanne Brau l'aident à faire les démarches



▲
Attestation du contrat de travail chez COGEZ
(coll. famille Padilla)



L'abbé Emile Barthas (coll. J.L. Rocolle)



Mlle S. Brau - (coll. M. Kermel)



Jean-Louis Puig (coll. famille Puig)

nécessaires pour retrouver sa famille, localisée enfin à Cognac et ramenée à Blagnac par la Croix-Rouge.

Premiers installés à Blagnac, ils logent à côté du premier cinéma, rue Bacquié-Fonade (ancienne rue des Nobles), puis, comme bien d'autres familles espagnoles, dans le vieux Blagnac, autour de l'église, qu'ils appelleront « la Kasbah ».

En 1940, S. C et son frère passent la frontière clandestinement bien après sa fermeture, recherchent leur famille retenue à Saint-Géniez-d'Olt (Aveyron) ; enfin tous réunis, ils s'installent d'abord à Toulouse puis dans les Hautes-Pyrénées où S. C. travaille dans une carrière de marbre. Tandis que le frère préfère monter une petite entreprise de menuiserie à Blagnac. Le travail de la carrière étant pénible, S. C. le rejoint.

Comme la famille E., ils habitent d'abord rue Bacquié-Fonade puis rue du Vieux-Blagnac.

Les P. trouveront, eux aussi, dans ce quartier, en 1947, un logement « pas cher », petit, mais d'une propreté irréprochable, grâce à A., la mère, toujours très digne. Lorsque leurs trois filles rentreront de l'URSS, ce « deux pièces » devient exigü jusqu'au départ des deux plus âgées pour Castres.

La famille C., et toutes les autres, se souviennent de l'action efficace de Mlle Suzanne Brau, tout comme M.N.P. Celle-ci, âgée de onze ans à l'époque, raconte : « Mon père, chancelier au Consulat d'Espagne Republicain à Toulouse, arrive à Blagnac avec ma mère, ma sœur et moi, en 1938. Mais, enrôlé avec sa classe d'âge, il doit nous laisser seules. Après plusieurs mois sans nouvelles, il revient en France avec l'armée en déroute, en février 1939. Qualifié de « rouge », il est arrêté et incarcéré, durant l'occupation, au camp du Récébédou, comme

bien d'autres réfugiés espagnols. Un jour, nous sommes allées le voir, et il a dit à ma mère : « Si vous ne me sortez pas de là, ils vont nous mettre dans des wagons et nous expédier en Allemagne ». Mlle Suzanne Brau, amie de notre famille, m'a prise par la main et nous sommes allées voir Monseigneur Saliège, lui demandant d'intercéder pour la libération de mon père. Je pense que son cas a été également défendu par Monseigneur de Solages, Recteur de l'Institut Catholique de Toulouse. Mon père a été libéré et je garde intact le souvenir de cette visite. Mon père, fidèle à son idéal s'engage dans la Résistance. Recherché pour son action, il est, une fois de plus, sauvé par Mlle Brau qui lui trouve une cachette chez une de ses cousines ».

Mlle Suzanne Brau, très dévouée à la cause des réfugiés espagnols, les aide à se loger, à se vêtir, leur apprend le français, vite assimilé par les enfants, même si à la maison ils s'expriment en espagnol, et que les parents parlent avec un fort accent.

Comme le dit J. P. « Nous avons toujours fait la différence entre l'accueil humiliant de l'armée et de la gendarmerie françaises et celui de la population ».

Parfois, bien sûr, ces réfugiés ont entendu quelques réflexions désobligeantes ou ont été humiliés par des discriminations. L'inscription d'A. L., fillette espagnole, en colonie de vacances est refusée. Une Blagnacaise, outrée, proteste vigoureusement et A. L. partira avec ses camarades françaises. L. P., un jeune homme pourtant muni des diplômes nécessaires, n'est pas embauché à la SNCASE car « le quota d'étrangers est atteint ». « C'est, dit-il, la première fois où je me suis senti différent ».

Mais, généralement, les Blagnacais, outre les personnes déjà citées, aident volontiers ces réfugiés, leur

La Retirada à Blagnac : témoignages et souvenirs

fournissent du travail comme MM. Carreyn, Raymondis, Battin... J. R., arrivé à Blagnac en novembre 1939, effectue pour eux de petits travaux : couper du bois, transporter des sacs de farine du moulin à la boulangerie en échange d'un morceau de pain... M. E. ramasse des escargots pour les restaurateurs, travaille dans les champs pour les maraîchers... L'entreprise Galaup emploie M. P. et de nombreux autres Espagnols. Tous acceptent n'importe quel métier, même différent de celui exercé en Espagne, en espérant mieux pour l'avenir. Les employeurs apprécient leur sérieux et leur faculté à acquérir des compétences. Pour compléter leurs maigres ressources, les femmes font des ménages ou de la couture. Chez eux, tous, ou presque, ont une vie « fait

main » : la mère coud les vêtements et le père fabrique les meubles.

Parmi tous ces parcours, celui de M. R. fait partie des plus tragiques. Voici son récit : « Lorsque les Allemands envahissent la France, ma famille vit un second exode encore plus douloureux que le premier. Mes parents entassent quelques affaires dans une poussette et nous partons à pied depuis le département de la Haute-Marne. Ma sœur et moi, nous trouvons un vélo abandonné dans un village et nous le prenons. Ainsi, nous allons plus vite que nos parents, nous les attendons un peu plus loin puis nous repartons et ainsi de suite. Nos parents ont la chance de monter dans un camion. Arrivé

à notre hauteur, mon père essaie en vain de faire arrêter le chauffeur qui n'entend pas ses cris et ses coups contre la carrosserie.

Nous voici livrées à nous-mêmes. Je n'ai que quatorze ans et ma sœur dix-sept. Nous continuons à avancer, pensant retrouver nos parents : la rencontre n'a pas lieu. Des gens nous donnent à manger, nous dormons où nous pouvons. Un jour, dans une grange, nous faisons la connaissance de soldats français qui ont perdu leur bataillon dans la débâcle et qui doivent le retrouver à Montauban. Ils nous emmènent avec eux pendant huit jours. Le gradé qui les accompagne leur a dit : « si vous touchez ces jeunes filles, je vous descends ! ». A Montauban, les soldats nous donnent de la nourriture et nous mettent dans le train de Toulouse.

Ma sœur possède l'adresse de son « parrain de guerre » avec lequel elle a entretenu une correspondance et qui deviendra son mari. Il est réfugié espagnol et travaille comme chauffeur pour M. de Marliave, propriétaire du château de Mondonville. C'est donc là que nous voulons aller. A pied, nous arrivons enfin à Mondonville, sales et épuisées. M. de Marliave, parent de la Mère supérieure du monastère de Blagnac, nous héberge pendant trois mois.

Un jour, ma sœur va au village et rencontre des Espagnols qui ont des nouvelles de nos parents. Avertis, ceux-ci viennent nous chercher et nous voilà enfin réunis dans l'Hérault. Mais, nous sommes tous envoyés dans le camp de concentration d'Agde puis dans celui de Rivesaltes. Nous y restons dix-huit mois, souffrant beaucoup du manque de nourriture, de latrines convenables et de soins : ma mère fait une fausse couche... En juin 1941, mon futur beau-frère qui, grâce à l'intervention de M. de Marliave, travaille déjà dans la ferme du monastère de Blagnac, nous fait sortir du camp.

►
Contrat
de travail donné
par M. Raymondis
(coll. famille
Rutés)

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
ÉTAT CIVIL
0077

RÉCÉPISSÉ
DE DEMANDE DE CARTE D'IDENTITÉ DE TRAVAILLEUR
AGRICOLE OU INDUSTRIEL
(Première carte ou renouvellement.)

Nom : *Rutés* Prénoms : *Juan*
né le : *10 6 1914* à *Blagnac*
de nationalité : *espagnole*
résidant à : *Blagnac rue de la Vierge*

Le présent récépissé, tenant lieu de permis de séjour, sera valable jusqu'au : *17 juin 1943* au *16 juin 1944* par prorogation.
Fait à *Blagnac* le *26 juin* 193...

Le titulaire exerçant la profession de *Ouvrier Agricole*
a souscrit un contrat de travail pour une durée de *trois mois*
à compter du *17 juin 1943* avec M. *J. Raymondis*
demeurant à : *Blagnac rue de la Vierge*

Ce contrat a été visé sous le n° *1128* par le Ministère du Travail et le Ministère de l'Agriculture.

PROGATION DE LA VALIDITÉ DU PRÉSENT RÉCÉPISSÉ
Validité prorogée du ... au ...
Fait à ... le ... 193...

LE COMMISSAIRE DE POLICE OU LE MAIRE



▲ **Camp de Rivesaltes (coll. famille Roig)**

Les religieuses exigent beaucoup de nous, nous traitent sans ménagement, sans gentillesse... Nous les quitterons vers 1950 pour nous installer dans la rue de la Croix-Blanche, puis rue du 11-Novembre. Je travaille avec beaucoup plus d'entrain chez le D^r Contie qui prend soin de nous... ».

Le souvenir de cet exode en France a beaucoup marqué M. R, devenue M^{me} I. Elle ne peut l'évoquer sans avoir les larmes aux yeux et elle ne l'oubliera jamais.

Ces réfugiés forment de la main-d'œuvre facile à trouver pour les Allemands. M. T., en Corrèze, devenu exploitant forestier, après avoir connu la vie des camps, cache des ouvriers pour leur éviter le STO. Par contre les trois frères de M. P. sont envoyés à Sète par les Allemands pour travailler à l'aménagement du port, en prévision d'un débarquement. Elle les suit dans cette

ville. Là, elle fait la connaissance de son futur mari, ami de ses frères.

Ce réfugié, originaire de Valence, a obtenu son diplôme de professeur d'histoire en 1933. En France, il ne peut pas exercer cette profession. Il épouse M., en 1947, sans papiers puisque la frontière est encore fermée.

Les parents apprécient beaucoup les mariages entre Espagnols et poussent, sans les obliger, leurs enfants dans ce choix. M. R. se marie avec I. I., embauché pour la construction de l'aéroport, qui a quitté sa famille espagnole en 1939 et dont le cas, comme tant d'autres, est très douloureux. En effet, « sa mère a été emprisonnée sous le prétexte d'avoir tenu des

propos calomnieux envers un voisin. Elle ne pourra pas partir d'Espagne sous Franco. Il la reverra, avec beaucoup d'émotion, seulement vingt ans plus tard. Son père, condamné à mort par le régime franquiste, réussit à passer la frontière et à entrer en France ».

Voici encore quelques exemples parmi bien d'autres : A. L. épouse le Madrilène L. P., « après l'avoir rencontré au bal chez Gouin » ; J. P. l'Andalou, « redevenu boulanger, se marie avec R., originaire de Valence, serveuse à l'hôtel-café-restaurant Barthès » ; le Catalan, J. R., fait de même avec C. R.

A Blagnac, comme ailleurs, les Espagnols aiment se retrouver entre eux. Le dimanche, ils organisent des pique-niques dans le Ramier, parfois des fêtes, à la Bourse du Travail à Toulouse, mangent la paëlla, chantent des airs de leur pays. Selon l'expression d'un de leurs descendants « sans être contre les Français, ils vivent dans un monde à eux ».

Malgré « leurs divergences politiques et leur vision différente de l'avenir selon qu'ils sont anarchistes, communistes, socialistes... une grande solidarité règne entre eux ».

En octobre 1944, grâce au PCF et aux guérilleros espagnols, un petit château, 15 rue de Varsovie à Toulouse, abandonné dans un état déplorable par les Allemands, est transformé en hôpital pour y soigner tous les réfugiés espagnols. Les services de santé militaires français offrent du matériel médical et des

▼ **Carmen et Juan (coll. famille Rutés)**



La Retirada à Blagnac : témoignages et souvenirs



▲ Fête à la Bourse du Travail (coll. famille Herencia)

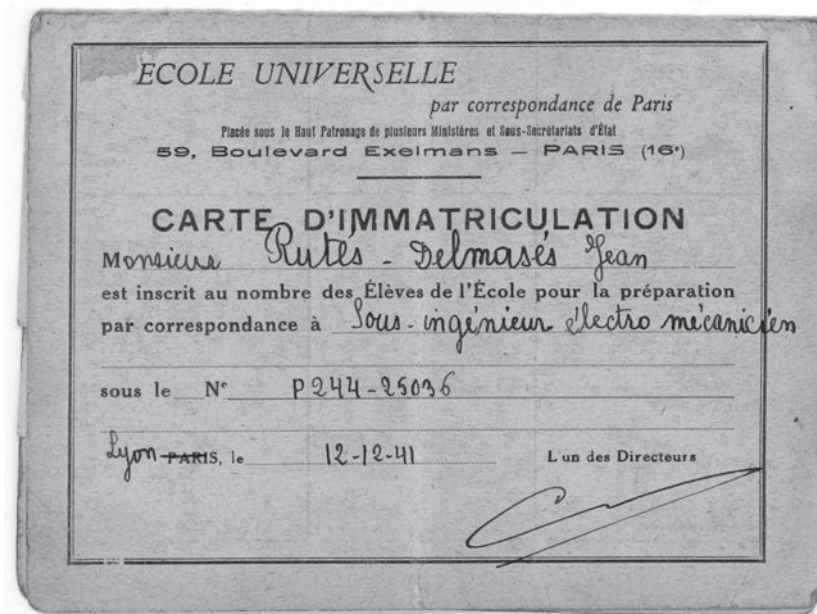
médicaments. F. H. y sera très bien opérée de l'appendicite mais apportera ses propres draps car cet hôpital ne les fournit pas par manque de moyens financiers.

Ils essaient de garder le contact avec l'Espagne. Ils écoutent la radio : « Pyreneica », « Radio española independiente » où des journalistes républicains espagnols parlent de ce qui se passe sous le régime franquiste. Ils aident tous ceux qui n'ont pas pu fuir, tous les prisonniers politiques retenus en Espagne en faisant des collectes. Des organisations clandestines existent à Toulouse, très surveillées par la police française.

A la Libération, la plupart d'entre eux, ayant qualifié leur « séjour » en France de « provisoire », se disent : « Faisons la valise, nous rentrons chez nous ». Ces réfu-

giés politiques pensent, en effet, que « toutes les dictatures vont tomber ». Aussi, comme M. et M^{me} P. et leur fils, ils quittent leur lieu de résidence, se rapprochent de la frontière espagnole, arrivent à Toulouse puis à Blagnac où ils savent retrouver d'autres Espagnols. Mais, ils s'aperçoivent vite que le retour en Espagne est impossible et même dangereux, Franco gouvernant toujours le pays. Alors, imitant les premiers Espagnols arrivés à Blagnac, ils « choisissent » de s'intégrer. Les jeunes des deux nationalités vont à l'école et s'amuse ensemble. Les plus âgés s'inscrivent dans des clubs sportifs (football, pétanque...) ou dans des associations culturelles (philatélie...).

Sans oublier la culture espagnole, les parents mettent un point d'honneur à ce que leurs enfants réussissent leur



▲ Inscription à l'École Universelle : l'instruction est si importante que, même adultes, ils continuent des études (coll. famille Rutés)

scolarité, ils les encouragent à s'instruire, ils leur inculquent l'importance de l'éducation qui, pour eux, Républicains, est « un moyen de faire progresser l'Homme ». Les instituteurs blagnacais et les professeurs ne font pas de distinction entre élèves français et espagnols. Bien au contraire, ils essaient d'aider ces derniers au maximum et de les conduire vers des études supérieures.

Grâce à eux et au sacrifice matériel des parents souvent peu fortunés, la majorité des « fils et filles de réfugiés espagnols », ont occupé des postes importants et se sont « élevés dans l'échelle sociale ».



▲ Dans le Ramier (coll. famille Herencia) ▲

Aujourd'hui, parfaitement intégrés, ils n'oublient pas le drame vécu par leur famille. Mais, beaucoup, en regardant leurs deux passeports, se réjouissent de s'y reconnaître : à la fois Espagnols et Français. Et quand, en plus, leurs parents sont enterrés dans le cimetière de Blagnac, ils « se sentent vraiment d'ici ».

Nous remercions infiniment les familles : BARQUE, CARLES, ESCARTIN, HERENCIA, LORENTE, PADILLA, PALLEROLA, PEREZ, ROIG, RUTÉS, SOPENA, TARAVILLO.

Nous demandons aux autres de bien vouloir nous excuser de n'avoir pas pu matériellement les rencontrer.

**Les témoignages ont été recueillis par
Monique Lanaspèze et Suzanne Béret.**

¹ : Ces jeunes filles ont eu de la chance car sur les 2 500 ou 3 000 enfants envoyés en URSS dans ces conditions, très peu ont revu l'Espagne ou la France, même après 1945.

² : La famille apprendra ce décès bien plus tard et ne connaît toujours pas, aujourd'hui, le lieu exact où il est enseveli.

³ : Il s'agit de Marocains (Maures) de l'armée franquiste.

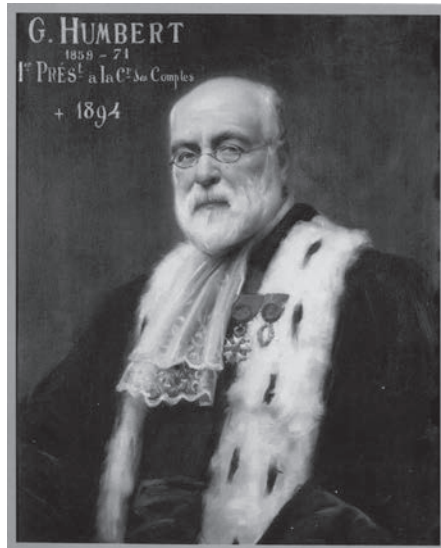
La famille Humbert à Beauzelle

Sous le Second Empire, le professeur Humbert, futur grand commis de l'Etat, s'installe en famille à Beauzelle. Il s'y éteint en 1894 avant que l'énorme escroquerie financière accomplie par son fils et sa belle-fille ne défraye la chronique parisienne.

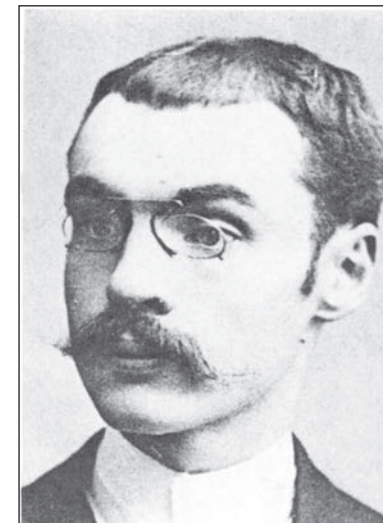
Les protagonistes de l'affaire

Le père : Gustave Humbert

Fils d'un modeste marchand de vin, Gustave Humbert voit le jour à Metz le 28 juin 1822. Après de solides études classiques, il s'oriente vers le droit et obtient son doctorat en 1844. Farouche républicain, il prend part à la révolution de 1848 qui met fin à la monarchie et devient sous-préfet de Thionville sous l'éphémère Seconde République. Destitué après le coup d'État bonapartiste de 1851, il décroche l'agrégation de droit puis enseigne à la Faculté de Toulouse où il obtient, en 1864, la chaire de droit romain. Logé dans le bel immeuble situé 3 rue de la Pomme, il ne tarde pas à succomber au charme de la jeune femme de ménage chargée d'entretenir son appartement. Gustave Humbert l'épouse puis acquiert une spacieuse maison située à Beauzelle où le couple s'installe. De leur union naissent peu après Frédéric et Alice. Entouré de sa femme et de ses deux enfants, le brillant professeur passe dans notre canton la décennie probablement la plus agréable de son existence. 1871 : notre défaite militaire contre l'Allemagne entraîne l'effondrement du Second Empire et le retour de la République. Élu député de la Haute-Garonne, Humbert rejoint à l'Assemblée



◀
Le père :
Gustave Humbert
A.P.D.A.D.H.G.



▶
Le fils :
Frédéric Humbert

Nationale le groupe de la Gauche républicaine dont il est nommé vice-président. Dès lors, sa carrière connaît une ascension fulgurante. Sénateur inamovible en 1875, procureur près la Cour des Comptes en 1878, Garde des Sceaux pendant quelques mois en 1882, vice-président du Sénat en 1885, il est enfin nommé président de la Cour des Comptes par le président de la république en 1890. Contraint de résider à Paris pendant son exceptionnel parcours politique, Gustave Humbert n'oublie ni ses amis toulousains ni sa maison de Beauzelle où il séjourne tous les étés. Il s'y éteint, toujours en fonction, le 24 septembre 1894, âgé de 72 ans. Sa tombe est la plus imposante du cimetière du village situé à côté de l'église.

Le fils : Frédéric Humbert

Né en 1858, Frédéric connaît une enfance privilégiée à Beauzelle, en bord de Garonne. Le parc entourant la maison familiale est propice aux jeux auxquels participent sa sœur Alice mais aussi leurs cousins Émile et Thérèse Daurignac. Les quatre enfants ont à peu d'années près le même âge et leurs mères sont demi-sœurs. Devenu parisien à partir de 1871, Frédéric revient tous les étés dans sa région natale. Quatre ans plus tard, c'est à Toulouse que débentent ses études de droit qui le mèneront à la fonction d'avocat. Le 7 septembre 1878, les quatre inséparables cousins unissent leurs destins

« pour le meilleur et pour le pire ». Ils auront les deux. Frédéric épouse Thérèse et Emile épouse Alice. Leur mariage est célébré avec faste à Beauzelle. Les superbes attelages de chevaux transportant les deux familles et leurs invités traversent avec peine la foule venue des communes voisines assister au spectacle. Depuis les fenêtres des maisons couvertes de fleurs, les anciens contemplant la jeunesse du village allumer les feux de joie et animer le bal. Les Beauzellois se souviendront longtemps de cette belle journée.

Chef de cabinet de son père au ministère de la justice en 1882, Frédéric est élu député radical de la Seine-et-Marne en 1885 et conserve son siège jusqu'en 1889. Il abandonne ensuite la politique pour se consacrer à l'art et révèle alors son réel talent pour la peinture. Pâle reflet de son père, il est handicapé par sa timidité et sa faiblesse de caractère qui le rendent influençable et insignifiant. Bref, tout le contraire de sa femme qu'il idolâtre. Elle lui donne une fille prénommée Eve. Beaucoup plus suiveur que meneur par tempérament, c'est satisfait et consentant qu'il accepte sa domination sur leur famille et sur leurs affaires. Toute sa vie, il sera le complice docile de ses décisions. Elles le conduiront à sa perte.

La belle-fille : Thérèse

La biographie de Thérèse ressemble à un conte de fées, excepté que la misérable orpheline n'est ni jolie, ni candide et que son histoire finit mal. Son prince charmant n'a rien d'un bellâtre sûr de lui. Ils vivront pourtant pendant vingt ans dans de somptueuses demeures, entourés d'une cour composée des célébrités de l'époque.

Née à Aussonne en 1856 dans une famille pauvre, Thérèse Daurignac connaît une enfance d'autant plus difficile que cinq frères et soeurs voient le jour après elle. Son père, deux fois plus âgé que sa mère, s'est autoproclamé guérisseur-rebouteux, fonction bien peu lucrative dans un village peuplé d'à peine 691 habitants en ce début de Second Empire. Sa femme Rosa est heureusement plus entreprenante. Une modeste dot inespérée lui permet d'acheter une petite ferme qu'elle hypothèque quelques années plus tard afin d'acquérir une mercerie, rue de la Pomme à Toulouse. Hélas, elle décède en 1871. A peine âgée de quinze ans, Thérèse devient chef de famille et doit gérer la ferme d'Aussonne, son père

►
Thérèse Humbert
vers 1890



âgé et ses cinq frères et sœurs. Elle révèle alors sa force de caractère, son courage, son optimisme communicatif, mais aussi sa mythomanie. Elle s'attribue notamment des châteaux imaginaires et tente de persuader son entourage de leur authenticité.

La bienveillance des villageois et des commerçants, conquis par sa joie de vivre ou abusés par ses premiers mensonges, lui permettent de subsister pendant trois ans.

En 1874, couverts de dettes et ruinés après la vente en liquidation judiciaire de leur ferme, les Daurignac se réfugient à Toulouse dans une mansarde de la rue du Taur.

Pendant quatre ans, ils vivent des petits boulots effectués par les deux frères les plus âgés mais aussi, très probablement, grâce à l'aide de leur oncle. En effet, on imagine mal le député Humbert laissant dépérir ses six neveux par alliance dans le chef-lieu du département dont il est l'élu. A la grande joie de ses enfants Frédéric et Alice, ne reçoit-il pas régulièrement leurs cousins Daurignac dans sa belle maison de Beauzelle ?

Cete période est déterminante concernant l'évolution de Thérèse. A Toulouse, elle découvre la misère, la faim, l'humiliation et la dureté du regard des autres. Dès lors, elle consacrera sa vie à réaliser, par tous les moyens, une fortune la plus considérable possible afin d'éloigner définitivement le spectre de la pauvreté. « Plus jamais ça ! » affirme-t-elle.

Son cauchemar s'achève le 7 septembre 1878, date de son mariage avec son cousin Frédéric. Ce jour là, son oncle Gustave devenu entre temps sénateur et procureur près la Cour des Comptes, devient aussi son beau-père. Le jeune couple réside ensuite à Paris où il intègre, à son tour, l'aristocratie républicaine.

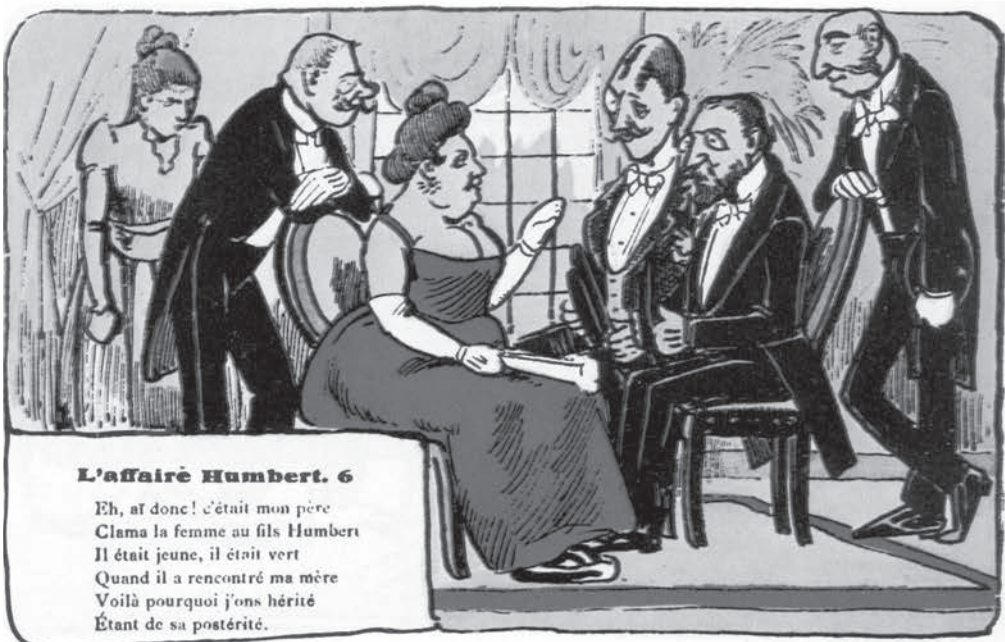
Tous les éléments nécessaires à la poursuite du conte de fées sont réunis.



1878 : le double mariage à Beuzelle



Le défilé des prêteurs



Réception des célébrités chez Mme, M. et Mlle Humbert



L'ouverture du coffre-fort

Thérèse tient enfin sa revanche sur l'adversité. Plagiant Rastignac, héros de « La Comédie Humaine » de Balzac, sans doute se dit-elle en découvrant la capitale : « A nous deux, Paris ! ».

L'affaire Humbert

Désormais Parisienne, Thérèse juge le train de vie de son couple indigne du statut de son mari, promis à une brillante carrière politique grâce à son père, le sénateur Humbert. Avec la complicité de son docile époux, elle élabore alors une mystification quasi enfantine destinée à engendrer une rapide fortune. Pendant vingt ans, son plan se révélera d'une efficacité redoutable. Qualifiée d'escroquerie du siècle, l'affaire Humbert alimentera les gazettes et passionnera les Français. Elle ébranlera aussi la République en révélant la crédulité de la justice et des politiciens de la Belle Époque.

L'oncle d'Amérique

Le canular imaginé par Thérèse consiste à faire croire à la haute société, puis à la presse, que feu Robert Crawford, son pseudo oncle d'Amérique, a fait d'elle l'héritière de cent millions de titres de rente française au porteur. Elle complète le mensonge en ajoutant qu'une mesquine contestation judiciaire de ses deux imaginaires cousins Crawford, neveux et cohéritiers du défunt, l'empêchent provisoirement de profiter de cette fortune.

Forts d'une garantie aussi solide, les Humbert empruntent, à n'importe quel taux d'intérêt, à des financiers ou à des investisseurs particuliers qui se bousculent à leur porte pour proposer leur argent. Comment douterait-ils d'une famille si proche des hautes sphères du pouvoir et dont Guillaume, le patriarche, est l'une des figures emblématiques de la république ? D'autre part, le somptueux hôtel particulier, les deux châteaux, les bijoux et la collection d'œuvres d'art acquis par le couple en peu de temps grâce aux premiers emprunts rassurent les plus méfiants. Comment ne pas faire confiance à des personnalités dont la surface financière et immobilière est si large ?

Dans l'ignorance de l'énormité de la dette déjà accumulée par les

Dans l'ignorance de l'énormité de la dette, les nouveaux prêteurs sont faciles à bernier

Humbert, les nouveaux prêteurs sont faciles à bernier.

C'est la raison pour laquelle l'arnaque durera si longtemps. Bien entendu, la presse se fait régulièrement l'écho de la prétendue procédure judiciaire opposant les pseudo cousins Crawford à Thérèse. Elle rassure ainsi les prêteurs les plus inquiets.

Les Humbert sévissent aussi en province. Ils voyagent notamment dans le Midi où ils plument, avec le sourire, les bourgeois locaux. Leur rapacité n'épargne pas les classes moyennes. En 1893, ils s'improvisent banquiers en créant une caisse d'épargne frauduleuse et dépourvue de capital. Baptisée « Rente viagère », elle connaît malheureusement un succès considérable et ruinera de nombreuses familles modestes.

Thérèse est devenue une femme d'influence. Les célébrités de la politique, de la finance, du barreau et des arts dînent régulièrement à sa table et participent aux fêtes données dans son luxueux hôtel particulier situé 65 avenue de la Grande Armée à Paris. Surnommée « La Grande Thérèse », c'est désormais l'une des reines du Tout-Paris.

Le déclin

Le rapide déclin des Humbert s'opère à l'aube du XX^e siècle. Décédé à Beauzelle en 1894, le patriarche Gustave, véritable icône républicaine, ne protège plus, par son aura, les membres de sa famille de la méfiance. Complices de leur sœur, Romain et Emile Daurignac font plusieurs apparitions publiques à Paris en se faisant passer pour les deux cousins Crawford. Ils entretiennent ainsi la crédulité de la justice mais ne calment pas l'inquiétude croissante des prêteurs et des investisseurs. Un grand nombre d'entre eux exigent la restitution de leur argent. Avec pugnacité, les Humbert tentent désespérément de retarder l'effondrement de leur empire. « Ils subsistaient au jour le jour, en quête d'un nouveau prêteur pour rembourser un ancien prêteur » confirme un témoin cité par Hilary Spurling dans sa biographie consacrée à Thérèse. Suite à une campagne de presse orchestrée par le journal Le Matin, une enquête est menée aux États-Unis. Elle démontre enfin que les cousins Crawford n'existent pas. Pris de panique, Thérèse, Frédéric et leurs complices prennent le large vers Madrid le 7 mai 1902.

L'inventaire de la succession Crawford ordonné par le bâtonnier du Buit

a lieu deux jours plus tard. Il consiste à ouvrir le coffre-fort des Humbert sensé contenir les titres de rente certifiant le fabuleux héritage.

Consternés, les notables présents constatent qu'il ne contient qu'un vieux journal et un bouton de culotte. Expulsés d'Espagne et remis à la police française, les acolytes sont jugés en août 1903. Romain Daurignac écope de trois ans de prison, son frère Emile de deux ans, les époux Humbert sont condamnés à cinq ans de réclusion. Thérèse purge sa peine à la prison pour femmes de Rennes, Frédéric à la prison de Melun. On perd leur trace à partir de leur libération.

De nos jours, les historiens s'interrogent encore sur les raisons de la clémence de ce verdict. Ils en sont réduits à des suppositions et le mystère reste entier.

Epilogue

Enorme scandale, escrocs dépourvus de moralité, ruine de milliers de familles..., on croit lire notre journal quotidien en ces temps de séisme financier planétaire que nous traversons.

L'histoire n'est-elle pas un éternel recommencement ?

Jacques SICART

►
**Beauzelle
à la Belle Époque -
Collection
« L'atelier photo
de Beauzelle »**



Annexe I

Pour en savoir plus sur Thérèse Humbert, nous vous conseillons vivement de lire la passionnante biographie intitulée « La Grande Thérèse » par Hilary Spurling – Prix 6,10 euros – disponible en librairie.

Annexe II

L'affaire Humbert sert de trame à une aventure d'Arsène Lupin écrite par le romancier Maurice Leblanc au début du XX^e siècle. Elle a aussi fait l'objet d'un téléfilm de Marcel Bluwal intitulé « *Thérèse Humbert* ».

L'actrice Simone Signoret incarnait la Grande Thérèse.

Bibliographie

- Spurling (Hilary) : La Grande Thérèse – Editions Allia – 2003
- Guimard (Paul) : Le roman vrai de la III^e République – 1956
- Franju (Jacques) : Les Cent millions de Thérèse Humbert in « *Le journal de la France* » tome V – 1971 – éditions Tallandier
- Ouvrage collectif : Toiles, gravures, fusains et sanguines – Presses de l'université des sciences sociales Toulouse - 2006

Lucien Servanty (1909-1973)

Le 14 janvier 1909, les frères Wright, pionniers américains de l'aviation, installés en France, arrivent à Pau pour y créer une école de pilotage. Ils font voler leurs « cages à poules » sous l'œil étonné des bergers de la lande du Pont long.



◀ Lucien Servanty, le concepteur de Concorde, et André Turcat, pilote d'essai, réunis sur cette photographie en novembre 1965 - Photo Dieuzaide - Rêves d'avions

Le 25 juillet 1909, Louis Blériot réalise la première traversée de la Manche. L'Angleterre n'est plus une île.

Entre-temps, le 25 mars 1909, naît à Paris Lucien Servanty. Son père, ayant fait la guerre 14-18 dans l'aviation lui donne le baptême de l'air à l'âge de 10 ans. La famille Servanty ayant déménagé à Angoulême, Lucien Servanty y effectue ses études secondaires et obtient son baccalauréat. Devant gagner sa vie, il entre à Paris dans la société Weissman qui fabrique des pièces mécaniques pour l'aviation.

En même temps, il fréquente les cours du soir du Conservatoire des Arts et Métiers où il obtient, en véritable autodidacte, son diplôme d'ingénieur (Mécanique et Aviation). Après un court passage chez Gnome-Rhône, il entre chez Bréguet où il est chargé des études du premier planeur de construction métallique. En 1936, Marcel Bloch (le futur Marcel Dassault) chez qui travaille déjà comme ingénieur Pierre Servanty, le frère de Lucien, recherche un ingénieur moteur.

Pierre Servanty lui propose son frère. Celui-ci rentre chez Marcel Bloch au moment où intervient la nationalisation de l'industrie aéronautique française. Marcel Bloch est rattaché, avec plusieurs sociétés aéronautiques, à ce qui deviendra un peu plus tard la SNCASO. Les bureaux d'études des sociétés nationalisées conservent leurs appellations. Lucien Servanty, après avoir travaillé aux études des chasseurs MB 150, 152-155, est chargé de la réalisation du MB157. Cet appareil équipé d'un moteur Gnome-Rhône de 1 400 CV, vole pour la première fois, en 1939. Il atteint début 1940, la vitesse assez extraordinaire de 710 km/h en palier. Trop tard. L'invasion allemande de juin 1940 oblige le bureau d'études et l'appareil à se replier sur Poitiers et La Rochelle avec l'intention de partir pour le Canada. Les Allemands arrivent avant, s'emparent de l'avion et l'expédient en Allemagne où ils l'étudient sous toutes les coutures. Il servira de

base au Focke Wulf 190 qui deviendra le meilleur chasseur à hélices de la Luftwaffe. Durant la guerre, Lucien Servanty suit les tribulations du bureau d'études de la SNCASO : Châteauroux, Cannes où il assure les fonctions de chef des essais en vol tout en poursuivant discrètement les études du premier avion à réaction français, le SO 6000 Triton. Fin 1944, Lucien Servanty et la SNCASO retrouvent Courbevoie et la construction du SO 6000 est entreprise le premier vol intervenant le 11 novembre 1946. Le Triton sera suivi des SO 6020 SO 6025 toujours étudié par notre ingénieur. À partir de 1948, il se consacre à la réalisation d'un avion révolutionnaire le SO 9000 Trident propulsé par deux réacteurs et trois moteurs fusées. Premier vol le 2 mars 1953, avec aux commandes Jacques Guignard que l'on retrouvera le 2 mars 1969, comme copilote lors du premier vol de Concorde. Le Trident atteint la vitesse de 1800 km/h, mais la concurrence des Dassault « Mirages » étant rude, il ne sera pas construit en série.

En 1956, la SNCASO et la SNCASE se regroupent pour devenir SUD AVIATION. Un avion de transport moyen-courrier volant à deux fois la vitesse du son est en projet. Dassault et Sud Aviation créent un bureau d'études commun, dont Lucien Servanty prend la direction. La Grande-Bretagne travaillant sur un projet similaire, les deux pays décident de collaborer sur un seul projet et, le 29 novembre 1962, un accord est enfin conclu.

Ce sera un long courrier : Concorde.

Les deux pays conservent leur bureau d'études et leur chaîne de montage, deux prototypes sont construits simultanément.

Leurs rapports sont parfois houleux et la personnalité de Lucien Servanty n'y est sans doute pas étrangère. Son caractère entier et sa rigueur s'accommodent mal des inévitables difficultés dues au partage des tâches. Il refusait de lire le courrier en anglais !

Travailleur acharné, il mène ses collaborateurs sur le même rythme. Le 2 mars 1969, plus de six ans après les accords franco-britanniques, Concorde prend son envol, suivi, un mois plus tard, par le premier vol du prototype anglais.



**Son caractère
entier et
sa rigueur
s'accommodent
mal des inévitables
difficultés dues
au partage
des tâches**

Peu après son arrivée à Toulouse en 1959, Lucien Servanty achète une belle maison bourgeoise à Blagnac, avenue du Général Compans. Il y résidera jusqu'à sa mort, en octobre 1973. Il n'a jamais volé sur Concorde. Blagnac a donné son nom à une avenue où siège Airbus Industrie et bientôt, à une station du tramway (quand ce dernier sera en service). Le souvenir de ce talentueux ingénieur aéronautique est désormais inscrit dans notre ville.

Georges Lapoutge

Le 7 octobre 1973, Lucien Servanty décédait à Toulouse.

La société AEROSPATIALE avait tenu à rendre un vibrant hommage à cet officier de la Légion d'honneur et commandeur de l'Ordre national du Mérite. Il lui fut rendu avec éclat. Son cercueil avait été placé devant le hangar « Concorde » ; le 002 semblait lui servir de garde d'honneur, le 9 octobre ...

Comme s'il fallait « tourner des pages », quelques jours plus tard, le premier prototype 001 achevait sa carrière.

C'était le 19 octobre.

Le VG10 - du nom de ses deux concepteurs, MM. Vernisse et Galtier

En 1940, lors de la drôle de guerre, le Ministère de l'Air, de Paris, fuyant l'arrivée des Allemands se replie à Toulouse (il occupe les locaux à peine terminés qui devaient être « la Nouvelle Ecole Vétérinaire dans le quartier de la Juncasse).

Dispersant et soustrayant à l'ennemi le plus de matériel et d'études possibles, il est donc acheminé vers Toulouse la plus grande partie de matériel technique, d'étude et d'essai, très en avance sur l'aéronautique en service. De ce fait, plusieurs camions de matériels divers tels des laboratoires mobiles ou des maquettes, plans et documents, ainsi que des camions de radiogoniométrie, sont entreposés en toute hâte dans ces locaux neufs et inhabités.

De plus devant la pénurie d'essence et de pneumatiques, les véhicules appartenant au personnel ne pouvant circuler, le directeur donne son accord, pour que ces derniers soient garés dans les vastes locaux disponibles, ainsi à l'abri des possibles dégradations ou convoitises.

Les personnels du Service Technique de l'Aéronautique démobilisés sont rappelés et reprennent leurs places au sein du service, si l'on peut s'exprimer en ce sens ! Ces personnels désorientés et regroupés tant bien que mal sont utilisés à une réorganisation et une refonte complète des services et chargés de regrouper, de remettre en marche et d'entretenir tout ce qui avait été acheminé à Toulouse.

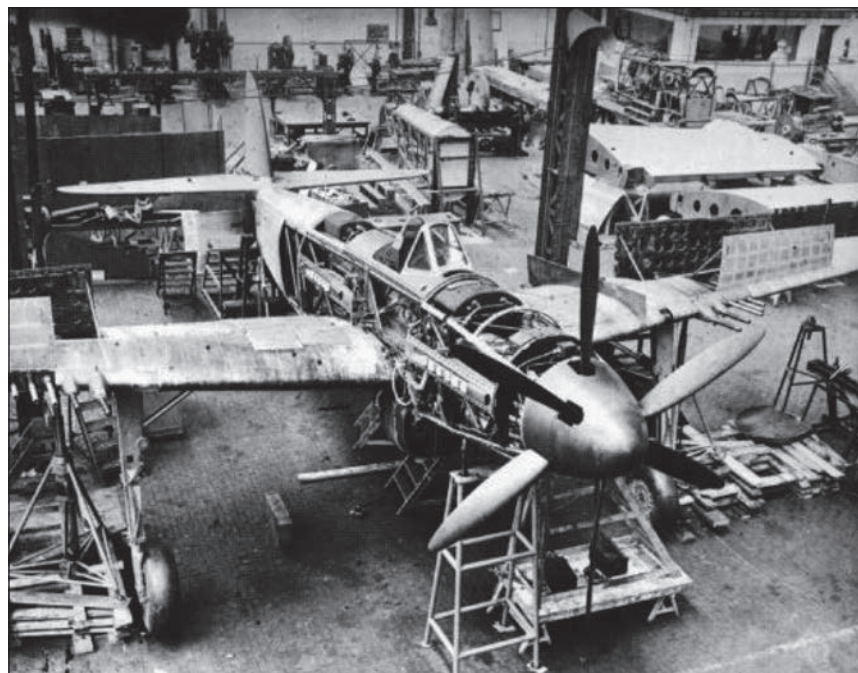
Ils sont surtout occupés à meubler leurs journées de travail par du « bricolage en tout genre », tant pour l'administration que sur le plan personnel. Il faut bien les situer dans la période vécue 1941-1942. Sans matériel, sans matière première et surtout sans entrain, les familles étant éclatées sur l'ensemble de la France.

Lors de l'arrivée des troupes d'occupation allemandes à Toulouse, ces bâtiments pourtant assez visibles et connus, n'attirent pas l'attention première de l'occupant. Fait assez curieux, ce n'est que dans l'année 1943 que les Allemands s'intéressent à l'existence de ce dépôt. Une première visite se révèle très intéressante pour eux et, de surprise en surprise, ils découvrent personnels, matériels, études, etc. La bonne aubaine ! Et de

plus des véhicules de tourisme en parfait état qui ne demandent qu'à rouler !

Le colonel allemand (très certainement ingénieur de formation) n'hésite pas un seul instant et se met en mesure de « récupérer » tout cela. Le directeur a beau protester pour les véhicules personnels, rien n'est épargné ; Même si quelques-uns sont dépourvus de roues, cela n'a pour effet que de retarder leur départ et de jeter grogne et suspicion envers les infortunés propriétaires, lesquels ont eu à ressentir une certaine crainte pendant longtemps.

►
L'impressionnant
bimoteur prototype
VG 10-02 en cours
de montage durant
l'hiver 1944-1945.



Parallèlement à l'aubaine de trouver tout ce matériel, les Allemands ont été très heureux de rencontrer une équipe assez bien structurée avec bureau d'études techniques, et ateliers en ordre de marche qu'il ne reste plus qu'à détourner à leur profit.

Après plusieurs jours de visites, d'inspections et quelques réunions de principe, est mise en place une série de directives. Des ordres arrivent pour la réalisation de la maquette destinée aux essais en soufflerie d'un avion de conception moderne et révolutionnaire : il s'agit du « V. G. 10 », conçu par deux ingénieurs français : Messieurs VERNISSE et GALTIER, avant le repli sur Toulouse, et dont les plans viennent d'être découverts par les Allemands. Avion de conception révolutionnaire ayant la particularité d'avoir deux moteurs avec arbre central et une aérodynamique moderne pour éviter l'échauffement à la résistance de l'air (Nous sommes en 1940 ! N D L R).

Cette maquette « commandée » à Toulouse doit servir à des essais de soufflerie à Modane où les turbines ont été modifiées et améliorées considérablement pour approcher la vitesse du son !

Les plans étudiés, le travail distribué, il ne reste qu'à exécuter la maquette. L'officier, ingénieur allemand chargé de cette opération, surveille les travaux et fait des visites deux à trois fois par semaine. Un premier pas difficile à franchir, a été l'approvisionnement en matières premières. Difficultés en tous genres, entreprises fermées du fait de l'absence des propriétaires prisonniers, dépôts vides du fait de l'absence de matières premières et de main d'œuvre, usines tournant au ralenti ou abandonnées. Le tout bien orchestré par la nonchalance et le peu d'empressement du personnel, en y ajoutant les délais très longs dans les diverses démarches nécessaires à une telle entreprise. Tout concorde à souhait pour retarder au maximum le démarrage de ce travail.

Il faut bien se rendre à l'évidence et pour si difficile que ce soit, l'officier intervient auprès de sa hiérarchie afin que l'exécution de la maquette se réalise. Bon gré, mal gré, les premiers coups de scie donnés, les autorités d'occupation approuvent.

Mais tout au long de l'avancement des travaux, la grogne de ces mêmes autorités pour les divers retards accompagne la construction de la ma-

▲
Le VB 10 -
(coll. F. Delasalle)



**Son caractère
entier et
sa rigueur
s'accommodent
mal des inévitables
difficultés dues
au partage
des tâches**

quette du V. G. 10. Il manque toujours, à tort ou à raison, un petit quelque chose, ce qui n'est jamais du goût de l'officier surveillant cette réalisation. A tel point qu'un jour il décide que la maquette doit partir. Départ qui n'enchant nulle part les personnels français. Un deuxième écueil attendait les responsables, c'est le transport ! Les techniciens français trouvent une nouvelle occasion d'en retarder encore le départ ! Après maintes réunions et palabres, il est décidé de la fabrication d'une caisse d'environ trois mètres de large pour une longueur de quatre. Cette caisse, munie à l'intérieur de supports en bois recouverts de feutre, doit assurer le transport de la maquette, en toute sécurité, afin de ne pas réduire à néant le travail qui a duré assez longtemps.

La fabrication du coffre, étudiée de façon parfaite se fait dans les conditions les plus méticuleuses par le personnel de l'établissement : le bois choisi et sélectionné, les ferrures, pointes et autres de premier choix ; toutes raisons possibles pour retarder une fois de plus le départ, toujours sous la grogne de l'officier, qui parfois se transformait en colère. La caisse terminée, la maquette emballée, ne restait à attendre que son départ pour Modane.

Le matin suivant, de bonne heure, un camion avec quatre soldats allemands arrive pour prendre livraison de l'engin. Tout est en place



◀ Un VB10 en essai

administrativement pour son chargement, lorsqu'on s'aperçoit que le camion est trop petit pour véhiculer une telle masse. Un retard bien venu, à la joie du personnel, retard incombant cette fois à l'occupant ! Les Allemands se rendent à l'évidence et décident de revenir avec un véhicule plus important.

Dans la matinée, arrive l'officier surveillant les travaux. Apprenant la chose, il entre dans une profonde colère, passe du rouge au violet pour revenir au blanc citron ; mesurant avec tous ces aléas son travail perdu et les ennuis avec sa hiérarchie et réalisant la tricherie des Français. L'opération a échoué. Le pot au roses découvert, l'officier donne des ordres à ses hommes, la maquette est enlevée pour son transport par train.

Les techniciens français voient partir leur travail, leurs efforts...

« Tout s'est bien passé » pour le Service Technique de l'Aéronautique, qui dorénavant ne peut plus rien faire et qui heureusement n'a pas été sanctionné.

La maquette chargée sur un wagon prend la direction de la soufflerie de Modane, voyage long, difficile et à risques.

Quelques jours plus tard, on apprend que, dans les environs de Lyon, le wagon a sauté dans une gare de triage...

**Propos recueillis auprès de Gabriel Barnet
Inspecteur Principal à la Circonscription Régionale N° 1 - Paris**

Cette anecdote de l'Occupation trouve sa place dans notre revue pour la simple raison qu'elle aurait pu concerner l'aérodrome de Blagnac. Des contacts avaient été pris avec les usines Dewoitine pour une éventuelle possibilité d'hébergement et l'utilisation de la piste d'envol, si... si... Quelques années ont passé. Années noires, années difficiles. L'économie a du mal à repartir, les routes, les bâtiments, les villes, la population, tout a souffert des situations terribles qui viennent d'être vécues ; mais les études n'ont pas pour autant été oubliées.

C'est grâce à la documentation aéronautique d'un ami que nous pouvons écrire ce deuxième épisode.

La vie a repris : les ingénieurs sont revenus dans leurs régions d'origine. Les concepteurs se sont séparés ou regroupés. Les sociétés d'aviation se reforment. Nous sommes en 1946.

Le V. G. 10 reparait sous l'appellation de V. B. 10 du nom de ses deux concepteurs, MM. VERNISSE et BADIE. Nous pouvons décrire quelques modestes caractéristiques, révolutionnaires pour l'époque, puisées dans cette documentation :

Le V. B. 10 à deux moteurs Hispano-Suiza 12 Z de 1500 CV, un poids de 6500 kg, vitesse : 700 km/h, plafond : 10 800 m. Chasseur lourd français, construit en 1946. Étudié et réalisé par les ingénieurs VERNISSE et BADIE, l'appareil présente la particularité de disposer le poste de pilotage entre les deux moteurs. Un groupe est monté normalement à l'avant du fuselage et entraîne une hélice tripale de faible diamètre ; le second est fixé derrière le pilote et entraîne une hélice co-axialement à la première par l'intermédiaire d'un long arbre passant sous le pilote et au-dessus du premier moteur. De construction entièrement métallique le V. B. 10 a une voilure trapézoïdale. Les V G 33, V G 36 et V G 39 sont réalisés par l' Arsenal de Châtillon-sous-Bagneux, sous la direction des ingénieurs VERNISSE et GALTIER. Deux prototypes ont été construits.

Quinze appareils avaient été commandés, mais leur construction n'a pas été poursuivie.

Aucun des deux prototypes n'est jamais venu évoluer dans le ciel blagnacais.

Jean-Louis Rocolle

Marcel Carreyn : un destin lié à la guerre

Marcel Carreyn conduisant son troupeau de vaches à l'étable près de l'église et Marcel Carreyn musicien à l'Union Musicale : voilà les souvenirs que les anciens Blagnacais ont gardé de cet homme qui a vécu au XX^e siècle. Continuation de l'article.

1917 : L'année noire

Le soldat est enfin embarqué :

25/04/17 : « Me voici à bord du *Colbert* mais je ne quitterai Marseille que le 29 car on doit embarquer des mulets... Nous partons par Oran, Alger ; je penserai bien à vous pendant cette traversée et j'ai grand espoir d'arriver à bon port »

29/04/17 : « Il se peut très bien que je parte d'un moment à l'autre... et vous attendrez patiemment l'arrivée d'une lettre de Salonique. Je penserai bien à vous pendant la traversée et vous me porterez bonheur s'il arrive quelque chose. Petite Nénette, pensez que ma dernière pensée sera pour vous et pour ma petite Maman (petit nom affectueusement donné à la mère de M^{lle} Silvestre).

Télégramme : « Reçu lettres à l'instant, heureux de vous savoir sauvé ; êtes-vous à Bône pendant longtemps ? répondez télégraphiquement immédiat.

Réponse payée. Silvestre »

Télégramme arrivé à Blagnac le 01/05/17 :

« Suis bonne santé - vous embrasse tous - Marcel »

Lorsqu'il rejoint la terre, il veut rassurer ses amis qui se font beaucoup de souci quant à sa vie et il a besoin de raconter le naufrage mais cela lui est insupportable et il ne peut tout dire !

Lettre suit du 01/05/17 à M. Silvestre

« Un rescapé du *Colbert* : bien que ce ne soit pas la saison je viens de prendre un sérieux bain de mer ; c'est bien désagréable mais j'éprouve le besoin de dire : « Je suis sauvé ! » car vous savez après ce qui vient de se passer on peut s'estimer heureux d'être vivant.

Je ne sais pas
si je dois rire
ou pleurer
mais je suis content
d'être sauvé

J'ai eu grand tort d'écrire chez vous que j'étais embarqué sur le *Colbert* car si la nouvelle du torpillage se trouve sur le journal, vous allez être dans l'inquiétude, aussi je voudrais que ma lettre soit déjà arrivée. On nous a assuré que le nom du bateau ne paraîtrait pas sur les journaux, c'est ce qui me rassure un peu.

Je ne sais pas ce qu'on va faire de nous à présent ; pour le moment nous prenons un repos bien mérité à la caserne du 3^e Régiment des Tirailleurs algériens en garnison ici ».

Lettre à M^{me} Silvestre :

« ...après avoir pris un sérieux bain de mer, j'ai été ramassé par un chalutier... Le bateau a été torpillé hier 30 avril à 8h et demie.

Je ne peux pas vous donner des détails (sur le naufrage) car cela vous ferait trop de peine, c'est trop triste.

Je ne suis pas encore remis de ce terrible coup, je ne sais pas si je dois rire ou pleurer mais je suis content d'être sauvé. On nous dit que les parents auraient été prévenus par télégramme et j'avais donné votre adresse.

...j'ai vécu de terribles heures et ne saurais vous décrire tous les horribles détails... De tout cela il ne me reste qu'une horrible vision. ; le choc a été dur.

Oh ! petite Maman, c'était bien la peine que vous vous donniez tant de mal à me confectionner de bonnes boîtes de conserves pour mieux manger en route et j'ai laissé tout cela dans le fond du bateau... j'ai laissé beaucoup de choses au fond car je n'ai ici que mes effets (pas de capote) mon livret militaire qui se trouvait à l'intérieur de ma veste avec des lettres que j'avais écrites pour les mettre à Salonique aussitôt arrivé, j'ai aussi conservé ma montre qui s'est arrêtée au moment où je me suis jeté à l'eau : 8h37 exactement.

Lettre à M^{lle} Silvestre : « J'ai perdu bien des choses dans cette lutte car j'avais vidé toutes mes poches mais ce que j'ai conservé c'est votre pré-

La Guerre Sous-marine

LE « COLBERT »

Torpillé. — Les manquants. — Les renseignements aux familles

PARIS, 20. — Communiqué officiel du ministère de la marine. — Le vapeur « Colbert », affrété par la marine et ayant à bord un certain nombre de passagers militaires a été torpillé par un sous-marin dans la matinée du 30 avril. Les victimes sont au nombre de cinquante et une, parmi lesquelles le lieutenant de vaisseau Commelin, commandant du navire, cité à l'ordre de l'armée et nommé chevalier de la Légion d'honneur le 30 avril 1916, à la suite d'une première attaque de son bâtiment.

PARIS, 21. — Le « Colbert » faisait route, lorsque vers dix heures du matin, une torpille le frappa au-dessous de la ligne de flottaison. L'eau envahit du coup la chambre des machines. Rien à l'entour ne décelait la présence d'un pirate. L'arrière s'enfonçait rapidement; il n'y avait pas à se méprendre sur la gravité de la situation. L'équipage gagna tout de suite, en ordre parfait, les postes d'abandon; mais la mise à l'eau des chaloupes présentait d'énormes difficultés, en raison de l'inclinaison sans cesse croissante du bâtiment, qui bientôt s'abîmait dans les flots.

Son agonie avait duré cinq minutes. Alors, tout près des naufragés, un sous-marin émergea. Son commandant, selon la coutume, les interrogeait sur le nom, la destination et les caractéristiques du bateau, quand un chalutier patrouilleur survint, et ouvrit le feu. Son troisième obus tomba si près du pirate, que celui-ci ne jugea pas prudent d'attendre le suivant. En même temps, d'ailleurs, un hydravion apparaissait dans le ciel. Le submersible plongea aussi vite qu'il put et prit le large; et le chalutier se mit en devoir de recueillir les naufragés.

Les actes d'héroïsme se sont multipliés. Le deuxième lieutenant, M. Gauthier n'avait abandonné son bord qu'au dernier moment, où le navire allait disparaître. A peine se trouvait-il en sûreté, qu'il aperçut deux soldats embarqués sur le « Colbert », en train de se noyer. Sans hésiter, l'officier se jeta à l'eau, et les ramena sains et saufs.

Le capitaine en second, M. Rouillé, lui aussi, n'avait quitté le bâtiment qu'au moment où la mer, qui submergeait l'arrière, l'en avait arraché. Embarrassé dans des épaves, à demi-noyé, sauvé par ses marins, il ne gagna le patrouilleur que pour retourner avec la « Doris » chercher quatre hommes, dont l'un se maintenait sur la quille d'une embarcation retournée, tandis que les trois autres étaient emprisonnés dessous. Il ne put parvenir à les dégager; et le chalutier dut s'approcher de la chaloupe, qui fut redressée à l'aide d'un palan.

Quant aux matelots il faudrait les citer tous ou presque.

►
Le torpillage du
Colbert
30 avril 1917 à 8h37
sur l'air de
La Paimpolaise

Mais un matin chose terrible
Un sous-marin nous a coulés
Alors ce fut indescriptible
Beaucoup de gens furent noyés
Et tous les soldats
se disaient tout bas

Lorsque nous sommes partis de Châteaule
Les torpilleurs nous escortaient
Ils se sont en allés la veille
Et le sous-marin s'en doutait

5

Enfin après de longues heures
On recueillit les naufragés
Et l'on a vu que lorsqu'on meurt
Nous sommes égaux dans le danger
Et tous les soldats se disaient tout bas

Quant dans la mer tout le monde péchait
Il n'y a plus qu'un homme
Galons, fortune rien ne change
D'avant la torpille du sous-marin

cieux souvenir car j'ai encore votre petit calendrier, il était dans la poche de ma chemise, il a pris un bain de mer mais il a été sauvé avec moi.

Ah ! si vous m'aviez vu débarquer au port de Bône, cela vous aurait fait de la peine de me voir tout trempé, grelottant et nu-pieds... car c'est bien triste ce qui vient de se passer, vous ne pouvez vous le figurer, aussi je ne vous raconte rien. »

« Je ne sais pas ce qu'on va faire de nous mais j'aimerais bien revenir en France. Le pire, c'est que d'un côté ou de l'autre il faut encore traverser la mer et vous comprenez qu'après un coup pareil on n'est plus franc.

...Mon camarade qui se trouvait avec moi sur le bateau est ici ; nous avons été heureux de nous retrouver, il a fallu qu'on s'embrasse aussitôt sauvés ; je l'avais perdu de vue car lui était sur un radeau. »

Le courrier part de Bône (Algérie) où M. Carreyn est en subsistance au 3^e Régiment des tirailleurs algériens.

02/05/17 : « La ville est très bien et très coquette... dans le quartier européen, il fait très beau... on se croirait dans une ville du Midi. »

04/05/17 : « ...il y a de belles promenades le long de la mer »

04/05/17 : « Cet après midi il y a grande promenade : la directrice d'une œuvre de secours (une très bonne dame) emmène avec elle les rescapés pour aller visiter une église aux environs et qui est très intéressante.

Le 09/05/17 : l'adresse est au dépôt des isolés à Bizerte en Tunisie.

06/05/17 : « ...visiter la chapelle St-Augustin qui se trouve, comme Notre Dame de la Garde, sur une montagne face à la mer. Cette chapelle est très simple mais très riche et il n'y en a pas d'aussi belles en France. L'autel et la chaire sont en marbre, on n'y voit que du marbre et de l'or...

Ensuite nous sommes allés visiter les ruines d'Hippone : c'est très intéressant.

Hier, des dames de la Croix-Rouge nous ont remis à chacun un paquet contenant une serviette, un mouchoir, un savon, une boîte d'allumettes, des cigarettes, une pochette, du papier à lettres et des chaussettes.

09/05/17 : Bizerte (Tunisie)

11/05/17 : « Il fait très chaud mais le pays est sain. »

12/05/17 : « Nous n'avons pas été trop bien accueillis à Bône et si les

mulets avaient été sauvés, on aurait eu plus d'attention pour eux qu'on en a eu pour nous.

Ici nous sommes accueillis en « soldat », nous n'en demandons pas plus... la nourriture est très bonne, il manque de pommes de terre mais les autres légumes ne manquent pas et la cuisine est bien préparée et cela vaut mieux que le couscous des tirailleurs... »

13/05/17 : « ... (les Mauresques) quand elles sortent, on ne voit même pas leurs yeux. Alors comment deviner si elles sont jolies ?

L'armée a quelques égards envers ces rescapés encore traumatisés par ce qu'ils ont vécu :

13/05/17 : « J'ai été hier soir au Port et j'ai assisté au départ d'un bateau pour Salonique, il y avait un renfort de Serbes et de tirailleurs.

Le départ a été impressionnant car il y avait une musique française et une serbe qui jouaient les hymnes nationaux et cela nous a fait quelque chose à nous, rescapés, de voir ce bateau chargé de 2 000 hommes car nous pensions à « quelque chose », on était content de

ne pas y être et l'on préférerait partir encore avec des mulets et sans musique.

Les officiers rescapés du *Colbert* étaient embarqués sur ce bateau.

Quant à nous, on nous laisse encore au repos pour nous faire oublier ce qui s'est passé et un jour, à l'improviste, on nous embarquera.

10/05/17 : « Hier soir nous avons été passés en revue par l'Amiral Guéprate qui nous a causé très gentiment. »

Plutôt que de rester avec les tirailleurs algériens dont il reconnaît qu'ils sont de très bons soldats au feu, il préfère rejoindre Lorient, siège de sa nouvelle garnison.

►
Mauresque



20/05/17 : « ...si j'en ai une (permission), j'en suis aussi embêté.

D'abord elle ne sera que de 7 jours et vu le peu de durée on ne me donnera peut-être pas le droit à deux destinations car je veux venir embrasser une dernière fois ma « petite Maman » et ma « petite sœur » et je voudrais aussi aller à Dunkerque car ma tante m'a sérieusement grondé de ne pas être allé la voir et cette fois pour moi-même je désire y aller.

10/06/17 : Lorient

14/06/17 : « Le temps se passe assez tranquillement à Lorient ; le matin nous partons travailler au déchargement soit au port ou à la gare de 6h et demi à 10h et le soir de 1 à 4h

15/06/17 : « Heureusement que j'ai eu sept jours de permission supplémentaire »

Malheureusement pour lui ce sont de bien tristes nouvelles qu'il va apprendre dans cette période.

Il cherche depuis longtemps à avoir des nouvelles de chez lui ; elles lui arrivent au compte-gouttes en fonction des rencontres qu'il fait de sa famille ou d'amis qui se sont réfugiés un peu partout en France et qui doivent bouger encore au fur et à mesure de l'avancée allemande lorsqu'ils ont pu franchir la zone occupée, ainsi :

19/04/17 : « J'ai été chez une femme qui vient de Lille et qui est venue se réfugier chez son mari. Il n'y a que quatre semaines qu'elle est arrivée ; malheureusement elle n'est pas de mon quartier ; comme les femmes que nous avons vues à Toulouse, elle m'a dit que mon quartier n'a pas beaucoup souffert.

Elle m'a donné de tristes détails sur la misère à Lille pire que ce que nous a raconté la femme de Toulouse. Elle s'est fait rapatrier à cause de la formidable explosion d'une poudrière qui se tenait aux fortifications de Lille ; la maison s'était à moitié écroulée et il y a eu beaucoup de victimes dans ce quartier. Elle a souffert beaucoup de la misère à cause de ses deux petites filles de 4 et 6 ans lors de la déportation qui a eu lieu et dont elle m'a donné de tristes détails... Je me suis fait inscrire à un œuvre de recherches pour avoir des nouvelles de mon père et de mon frère. »

08/06/17 : de passage à Paris

« ...Comme je connais une personne de Lille qui demeure rue du Champ de Mars je vais essayer d'aller jusque là à la recherche de nouvelles. »

**Que de misères
dans cette guerre :
il serait tant,
je crois, que cela
finisse**

09/06/17 : « ... On m'a donné de mauvaises nouvelles de mon père. Cette dame dit avoir reçu une carte disant qu'il était malade puis on a fini par m'avouer que c'était très grave et dans un état inquiétant. »

16/06/17 : « J'ai reçu une lettre de cette dame de Paris dont je vous avais causé me donnant de mauvaises nouvelles de mon père.

Ce que j'appréhendais de trop (le décès) existe et cette dame, après bien des détours, finit par m'avouer qu'elle a reçu deux cartes-message annonçant le décès de mon père... je n'ai aucun détail, j'ignore les dates et la personne qui a écrit ces cartes.

17/06/17 : « ... Cette nouvelle m'attriste beaucoup car vous savez bien que je l'aimais beaucoup, il était très bon pour moi et nous étions très attachés l'un à l'autre... il me tarde maintenant d'avoir des nouvelles de mon frère... s'il est resté à Tournai, il a dû connaître le malheur et je serais content s'il avait pu aller le voir ; malheureusement il se peut aussi qu'il soit prisonnier en Allemagne. J'ai fait écrire à mon oncle qui vient d'être fait prisonnier, il pourra sans doute arriver à correspondre.

Que de misères dans cette guerre : on en connaît de nouvelles tous les jours ; il serait temps je crois que cela finisse ! ...heureusement que je ne suis pas tout à fait orphelin puisqu'il me reste encore une petite maman et j'ai aussi un frère et une petite sœur.

Le 04/10/18, il fait le récit de la fin de vie de son père à sa « chère Maman » tel que sa cousine le lui a rapporté : « Dès l'occupation des Boches, mon père fut obligé de travailler chez lui pour les Boches, comme il fatiguait beaucoup il tomba malade et dès qu'elle le sut, elle alla lui tenir compagnie le plus souvent possible.

Quand mon père se sentit à bout de forces et voyant qu'il allait mourir, il lui demanda de s'occuper de moi et de régler sa situation ; vous devinez comment cela a pu aller.

Elle n'a pas pu réussir comme elle le voulait et quand mon père mourut elle fit tout son possible pour transporter les mobiliers chez elle mais avec ces sales Boches elle eut beaucoup de peine et ne put réussir qu'à amener quelques meubles chez elle.

La vie devenant impossible, elle demanda à être rapatriée avec sa sœur et sa mère. Elle obtint satisfaction mais ce fut refusé pour sa sœur qui n'était pas mariée et pour le fait qu'elle était Belge.

Elles seront seules avec sa petite fille et forcément elle dut abandonner maisons et mobilier ; le mien aussi naturellement ; elle est maintenant avec son mari qui est employé de gare dans l'Oise ; par suite de l'avancée boche, elle dut encore une fois quitter son mari pour aller du côté d'Orléans ; vous voyez que ce n'est que misère ce qu'elle put me raconter et que je n'ai pu avoir aucune joie.

La perte des maisons et mobilier ne me touche pas, c'est mon père que je regrette beaucoup car j'aurais été heureux de le retrouver quand Lille aurait été délivré.

Mon frère n'a jamais pu aller voir mon père et ne pouvait même pas lui écrire car elle n'a jamais eu de nouvelles de lui... »

Plus tard il reparlera de son père pour s'expliquer sur sa vie avant la guerre :

18/04/19 : « Mon père était ouvrier boulanger ; il devait reprendre une boulangerie à ma libération.

Avant mon départ, j'habitais avec mon père rue Mercier... Nous avons habité cette maison une dizaine d'années ... je travaillais à la société anonyme de Péréchères, nous étions plus de 3 000 ouvriers et employés et j'ai quitté cette maison en 1912 pour aller au régiment. »

18/07/16 : « Je n'ai pas eu le bonheur d'avoir une sœur ; elle est morte toute jeune, peu de temps avant ma mère et comme vous, avait le doux nom de Jeanne et devrait avoir 16 ans.

Il faut bien que je me résigne à tout cela malgré moi puisque malheureusement on ne peut rien y faire ! »

14/06/17 : « Que la vie est cruelle, petite sœur ; on aperçoit le bonheur et on ne peut le saisir ; il faut toujours se dire : « Plus tard » !

17/06/17 Lorient « : Nous allons être dirigés le 20 sur le camp de Meudon (?) où se concentrent les hommes aptes à faire campagne ; on y fera de l'exercice... de là si nous allons en Orient, nous serons dirigés sur un autre camp où se concentre l'armée d'Orient : ce sera peut-être Brive.

23/06/17 : Vannes

26/06/17 : « ... Nous avons eu hier la visite de notre nouveau Généralissime (Guillaumat), il a passé en revue l'aviation et est reparti sur Salonique ; c'est notre ancien Général d'Armes en 1915 lorsque nous étions en France.

29/06/17 : Lorient - Retour d'une permission éclair sur Blagnac :

**Que la vie est
cruelle,
petite soeur ;
on aperçoit
le bonheur
et on ne peut
le saisir**

« Je suis arrivé ce matin à 6h30 ... maintenant que j'ai pu avoir le bonheur de venir t'embrasser avant de partir et que je sais qu'on se fait à ma décision (de regagner l'armée d'Orient) ... »

30/06/17 : « Je quitte Lorient pour rejoindre l'Orient... Nous partons à quatre ce Midi ; comme ce n'est pas mon camarade qui est chef de détachement je n'ai pas l'espoir de passer par Toulouse.

Nous sommes tous les quatre pour le 45^e (Régiment) ; trois sont rescapés du *Colbert*, le chef de détachement est rescapé d'un bateau portugais ; il a été coulé à 11h du soir et a été relevé le lendemain à 14h. »

30/06/17- 01/07/17 : Vierzon « Arriverai Toulouse lundi 2h »

02/07/17 : Toulouse.

03/07/17 : Marseille « Certes, les quelques heures ensemble ont été trop vite passées mais quand même il en restera un très bon souvenir ! »

10/07/17 : « Croyez que ce frère n'espère rien d'autre que de pouvoir vous aimer et de vous rendre heureuse...

...Je me vois encore obligé d'abuser de votre bon cœur. Il me manque bien des choses, aussi je me permets de vous demander si vous ne voudriez pas joindre à votre prochain envoi : une boîte de lait condensé car on ne peut plus en acheter ici, il n'y en a pas assez pour les malades.

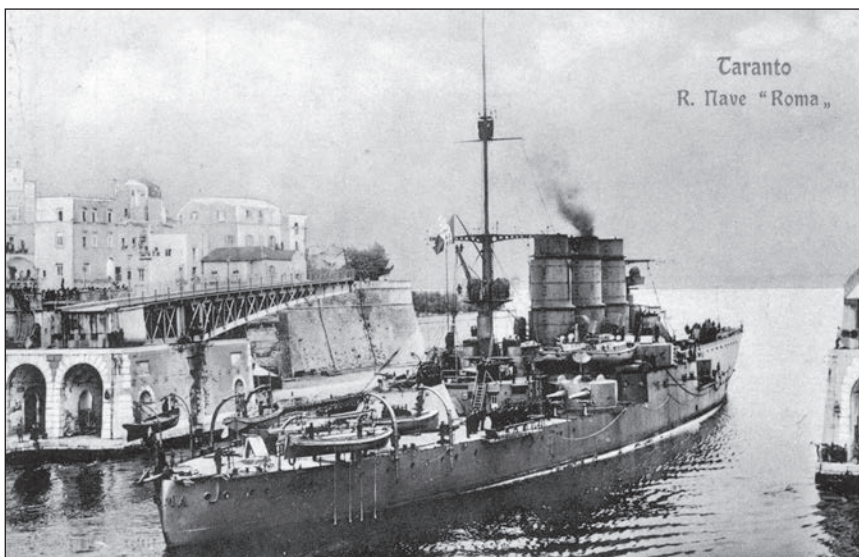
Une lampe électrique ... un gant de toilette, une savonnette, une boîte de papier à lettres... le livre de Faust que mon camarade me réclame et que j'avais eu de Nénette l'autorisation d'emporter... J'ai de grands remerciements à vous faire des camarades qui ont mangé (à ma place !) les pommes de terre... il n'y en avait pas une de gâtée, elles étaient très bonnes et très belles, on avait dû les choisir m'a-t-on dit.

Je n'en doute pas ... ils disent que j'ai une marraine bien dévouée, car ils ne savent pas que j'ai mieux qu'une marraine, puisque j'ai une petite maman. »

03/07/17« J'aime beaucoup le théâtre, il y en a un ici (à Marseille) on y joue de très belles pièces d'opéra

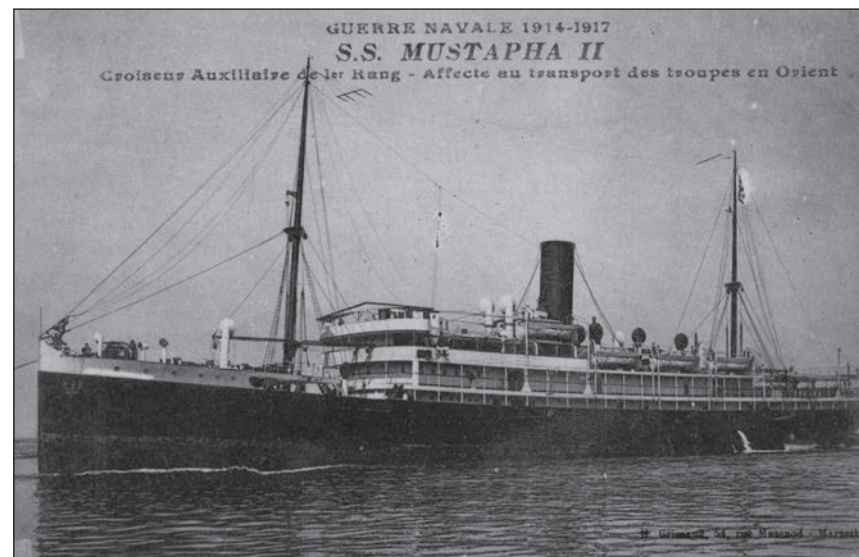
22/07/17 : camp de Tarente.

« Je viens d'acheter un demi-douzaine de citrons ; nous allons faire du thé pour remplir nos bidons... on en fait presque chaque jour, même dans le train : nous en faisons avec l'eau bouillante de la locomotive.



◀
Tarente

▶
Mustapha II



Je prends du quina chaque jour, le flacon diminue mais je crois pouvoir aller jusqu'à Salonique où, là, j'aurai de la quinine.

Je prends le quina de bon cœur... Parce que le quina est amer, alors après l'avoir pris, je sucerais bien volontiers un bonbon. »

10/07/17 : « La traversée (de Tarente à Salonique) demande cinq ou six nuits car on ne voyage pas pendant le jour et le torpillage est très rare par là, les bateaux sont très bien escortés car c'est par là que passent tous les renforts pour Salonique et tous les permissionnaires qui en reviennent.

11/07/17 : « ...Il lui est absolument défendu de dire les dates de départ des bateaux : cela se comprend à cause de l'espionnage. »

23/07/17 : « Il est question qu'on embarquerait ce soir pour partir demain soir ou la nuit suivante. Ne soyez pas inquiets et comme moi ayez confiance ; la traversée se fera très bien car nous ne voyagerons que la nuit et comme elles sont en ce moment sans lune, il n'y aura aucun danger pour nous. »

28/07/17 : Marcel Carreyn embarque sur le Mustapha II

Retour sur le front balkanique

La correspondance reprend.

05/07/17 : « Nous avons la chance que la correspondance soit mieux organisée maintenant par les nouvelles voies plus rapides et peut-être plus sûres (par Tarente). Elles ont mis seulement onze et douze jours ; c'est moins long que quinze ou dix-sept jours comme il y a quelques temps ! »

17/09/17 : « Pour les colis, il faut compter un mois environ pour qu'ils arrivent. »

Leur relation est devenue plus amoureuse :

23/09/17 : « Je suis bien content que vous approuviez mon idée de vous envoyer mes lettres ; je voudrais bien que vous m'annonciez leur arrivée ; surtout mettez-les bien de côté et je vous répète qu'elles sont à moi et plus à vous. J'ai préféré les envoyer chez vous plutôt que chez ma cousine. Il me serait bien pénible d'avoir à les brûler, je ne saurais pas le faire. »

14/10/17 : « ...quant aux lettres que je vous ai envoyées, elles me sont revenues mais dans un triste état : le wagon qui les transportait a pris feu et les lettres qui me sont revenues sont à moitié brûlées...

Moi qui y tenais tant, c'étaient de si doux souvenirs de la guerre.

... Je les lisais attentivement, cherchant à découvrir un peu de leur âme.

C'est aujourd'hui le deuxième anniversaire de mon arrivée à Blagnac...

La demoiselle de la maison que j'avais croisée dans le couloir avait répondu tout juste à mon bonjour ; je l'ai revue au concert qui a eu lieu en face de l'église, elle n'avait pas encore la figure sympathique... mais tout cela n'a pas empêché que le soir nous étions un peu camarades, plus tard la sympathie a gagné.

23/10/17 : « Comme je sais que tu aimes fumer, j'ai joint un paquet de cigarettes de Mayadang mais je voudrais bien te voir fumer car tu prends un air canaille qui me plait beaucoup. »

02/11/17 : « Nous jouons le ballet de Coppelia... lorsque nous le répétons ce matin, je me revoyais au théâtre de Toulouse... pourquoi a-t-il fallu que tu perdes ce mouchoir ? »

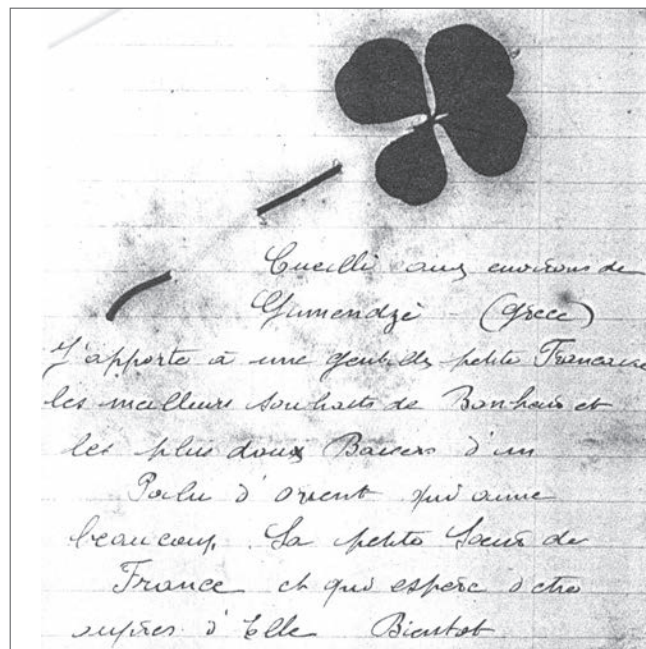
Pendant son absence le roi de Grèce Constantin 1^{er} a été contraint d'abdiquer le 12 juin 1917, il est remplacé sur le trône par son second fils Alexandre qui entraîne son pays dans la guerre en juillet au côté des Alliés, dissipant désormais toute ambiguïté.

L'année 1917 et les huit premiers mois de 1918 sont caractérisés par l'horrible guerre des tranchées, sans événements d'une importance capitale.

29/07/17 : camp de Zeiteinlinck

« Nous avons été rhabillés à neuf : tenue kaki, casque colonial... de quoi avoir du succès ! »

05/08/17 : « Je quitte Salonique... et vous comprenez qu'il y a un peu d'ouvrages pour se préparer, il faut monter son sac, aller à droite et à gauche pour toucher les vivres et avant, je vais encore faire la lessive, comme ça je serai tranquille en arrivant. Il va faire très chaud pour faire la



marche mais nous avons notre sac en voiture. »

25/08/17 : « Vous devez être au courant de la catastrophe : Salonique est à moitié détruit par un incendie. Tout le quartier européen est détruit, c'est un grand malheur pour les habitants .

10/08/17 : « Me voici maintenant installé au milieu des camarades... pour le moment je suis à la fabrication du charbon de bois... nous campons à 1 000m d'altitude... il était temps pour notre place car, après une si longue absence, il s'en est fallu de peu que nous soyons rayés du contrôle du régiment.

Les camarades nous traitent de veinards car nous sommes partis cinq mois et nous avons eu des jours de permission complémentaires.

Le reste de nos misères n'est pas pris en considération. »

25/08/17 : « Il est question de déménager et de reformer le régiment car il manque beaucoup d'hommes. Il part chaque semaine de nombreux permissionnaires et, comme avec leur dix-huit mois d'Orient ils ne reviennent pas, cela fait du vide. »

26/09/17 : « ...Pour voir quelqu'un faire bonne chère, il aurait fallu voir le petit Ali : pauvre gosse ! Il n'en a jamais eu autant chez lui car leur vie est bien triste, surtout avec la guerre, aussi je fais tout ce que je peux pour lui car il est très courageux et m'aide beaucoup, il a beaucoup de respect



12. SALONIQUE — La Métropole

pour moi ; il m'a apporté ce matin encore une belle grappe de raisins ! »
29/09/17 : « Nous (les musiciens) avons traversé Mayadag et comme c'est la fête du pays en ce moment, les habitants étaient en grande tenue, les femmes ont de beaux costumes, tout en couleur vive... Dès qu'elles nous voyaient déboucher dans une rue elles se sauvaient et si brusquement on en surprenait une, elle avait vite fait de se voiler la figure. »

06/10/17 : « Comme vous le savez cette province appartenait aux Turcs avant la guerre des Balkans, aussi ils écrivent en allant de droite à gauche, à l'envers de nous. »

Impatience du soldat :

06/10/17 : « Les Américains ne se décident pas vite à nous aider à avoir la victoire : ce n'est que du bluff et pour nous faire patienter ! »

21/10/17 : « On croit à de l'espionnage de la part des habitants du village aussi on devait arrêter tous les civils que nous rencontrons : cela s'est bien passé à part que je n'ai pas beaucoup dormi.

C'est bien long, dis ? ...On serait bien heureux de pouvoir en finir avec cette sale graine de Boches ou de Bulgares.

...On a la tête cassée d'entendre les 75 qui sont auprès de nous... je ne peux en dire plus long. »

23/10/17 : « Nous n'allons pas à Gumendze cette semaine à cause des événements qui devaient s'y dérouler, les Bulgares n'ont pas eu de chance.

20/11/17 : « J'ai eu un peu froid cette nuit car mon sommier a quelques trous qui n'amènent pas la chaleur. »

28/10/17 : « L'hiver s'annonce, c'est mauvais signe, nous avons déjà touché une peau de mouton chacun.

...Six musiciens sont partis hier vers un ancien secteur où se trouve le cimetière du 45^e régiment pour orner les tombes pour la Toussaint qui est proche ; il y aura une petite cérémonie ce jour ; je ne sais pas si je pourrai y aller car on y enverra un détachement de chaque compagnie.

C'est un devoir très doux de remplacer auprès des camarades ensevelis les parents qui n'ont même pas la consolation de prier sur la tombe de leurs enfants.

24/11/17 : « Ce midi j'ai assisté à l'enterrement d'un petit enfant selon la mode du pays... et ils en ont de bien drôles envers leurs morts... Les églises ne sont pas les mêmes que les vôtres mais elles sont quand même



▲
Marcel Carreyn

très belles ; au lieu de l'autel, c'est toute une série de tableaux représentant les saints de la religion (orthodoxe).

On construit à Gumendze une église française et le coq sera en haut du clocher.

25/11/17 : « Il faut faire un peu d'astiquage pour aller cet après-midi rendre les honneurs à l'enterrement d'un officier aviateur. »

28/11/17 : « Nous sommes tout à fait isolés ; il nous est arrivé du ravitaillement mais pas du courrier ; cela nous a semblé bon d'avoir ce matin du « jus » au lieu du thé... malheureusement on est exempt de viande, c'est toujours ce maudit singe ou corned-beef et je ne peux pas en manger sans être malade !

30/11/17 : « Nous étions au courant des succès remportés par les Anglais mais les détails manquaient... dès qu'il y a un journal il passe dans toutes les mains. »

02/03/18 : « Je reviens du cimetière et il s'est passé une cérémonie à laquelle je n'ai rien compris.

Une vingtaine de femmes sont arrivées avec chacune un plat contenant des galettes ou gâteaux variés ; elles sont allées à une tombe, l'une d'elles s'est agenouillée et chantait en pleurant pendant que les autres se partageaient les gâteaux en laissant une part pour le mort ; naturellement j'étais parmi les curieux, on m'a offert aussi des gâteaux... On voit de drôles de coutumes dans ce pays ! »

Nouvelle permission qu'il passe à Blagnac au mois d'avril 1918 puis il retourne sur le front Balkanique via Marseille.

08/05/18 : « Je suis de service au Fort Saint-Nicolas, c'est là que se tient la prison militaire qui ne manque pas de monde, je vous l'assure... »

22/05/18 A bord de l'*Amazon*

« L'*Amazon* est un très beau bateau, malheureusement nous y sommes trop nombreux aussi on n'y est guère à l'aise ; on ne se plaint pas car la traversée est très courte. »

24/05/18 : « Nous avons commencé le régime d'Orient : les deux comprimés de Quinine et les pois cassés ! »

Monique Lanaspèze

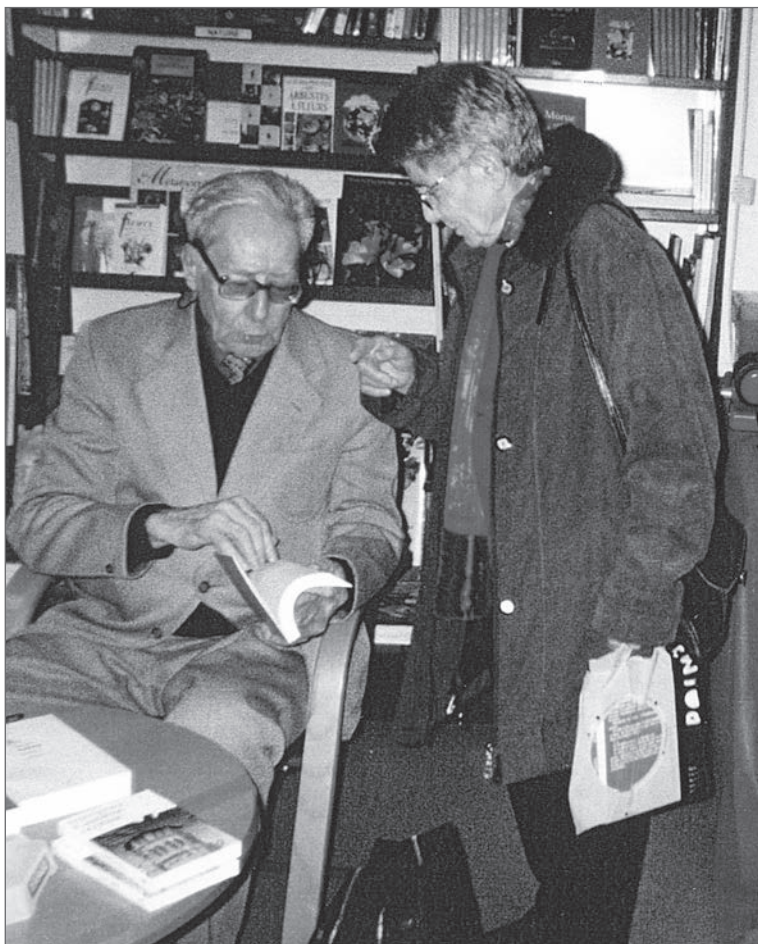
Sera continué

Pierre Gamarra : « Le grand Pierre »

Pierre Gamarra, écrivain, auteur de nombreux romans, poèmes, nous a quittés le 20 mai dernier dans son domicile d'Argenteuil.

Il n'a jamais oublié ses origines toulousaines et même blagnacaises où réside encore une partie de sa famille.

« Je ne suis pas né à Blagnac, je ne suis pas né dans cette maison de terre où j'ai passé tant de jours et de nuits... On dit que la patrie, c'est l'en-



◀
**Pierre Gamarra
et Jeannette
Weidknet**

droit où l'on est, où l'on a été heureux, alors une partie de ma patrie est là, même si j'ai d'autres tendresses pour mon enfance toulousaine ¹. »

Pierre Gamarra naît en 1919 dans le quartier toulousain de la rue de la Colombette et du canal du Midi.

Après l'école primaire, il rentre en cours complémentaire puis à l'Ecole Normale d'instituteurs (1936-1939), parcours de choix pour les bons élèves de l'école laïque ². La jeunesse de Pierre Gamarra voit la montée du fascisme et la lutte antifasciste, le Front populaire, la guerre d'Espagne et la « Retirada » et le mouvement des Auberges de Jeunesse.

Quand il sort de l'Ecole Normale, la guerre éclate. Il est mobilisé. En 1940, l'Armistice est signé. Il réussit à ne pas être prisonnier. Il débute sa vie d'instituteur dans le Luchonnais avec sa compagne Suzanne, ma grande amie de l'Ecole Normale. Pendant toute cette période, c'est entre rencontres, amitié, confiance. Pourtant, nous ignorons tout de nos activités, sécurité oblige.

Samedi 19 août 1944, Pierre et Suzanne s'arrêtent à la maison, me confient un sac de pommes de terre. Ils sont venus le matin avec le tramway chez leurs cousins, rue de Carrière. Mais à Toulouse comme à Blagnac, les Allemands se préparent à fuir. Plus de tram. C'est la débâcle, pour nous c'est la Libération. Pierre et Suzanne ne sont jamais venus chercher ce fameux sac de pommes de terre !

Pierre Gamarra imprimait déjà clandestinement « Vaincre », journal des FTP qui paraîtra le premier au grand jour avec « le Patriote », « la Nouvelle République ».

Pierre Gamarra commence provisoirement une carrière de journaliste ; la place, le papier manquent mais la matière est riche. André Wurmser apprécie ses talents et lui propose de le suivre à Paris. C'est une grave décision ! Il hésite puis abandonne métier, vie toulousaine et « monte » à Paris avec sa famille. Mais il n'oubliera jamais ses racines toulousaines. Gilbert Baqué écrit de lui en mai 2009 dans *Les Nouvelles 31* : « Cet Occitan

de langue française que les Toulousains ont bien sûr des raisons particulières de saluer tant il sait traduire en romans, en poèmes, en récits divers, sa passion pour le Pays de Garonne...

C'est sans doute pour cela qu'on ne peut oublier ce premier roman « La Maison de Feu », dont la pénétrante mélancolie nous rend si proche l'évocation de son enfance toulousaine, et qui a reçu en 1948 le Prix international Charles Veillon³. »

Mais Pierre Gamarra est loin d'être un auteur « régionaliste ». Gilbert Baqué ajoute : « Si ses racines sont visibles, elles se mêlent, foisonnantes, à l'expression combien authentique d'un profond humanisme « Le maître d'école », « La femme de Simon », de nombreux essais, la direction militante de la revue *Europe*⁴, ses poèmes, son théâtre pour la jeunesse, en témoignent abondamment, et bien au-delà des frontières, puisque son œuvre est traduite aussi bien en espagnol et en russe qu'en chinois. »

Pierre Gamarra, grand écrivain mondialement reconnu mais resté modeste, a bien voulu nous faire partager, dans notre revue numéro 24, ses souvenirs d'enfance à Blagnac.

Jeannette Weidknet

Son premier roman « La Maison de Feu » recevra le Prix international Ch. Veillon.

Il publie ensuite :

des recueils de poèmes : UN CHAMP D'AMOUR – OC ...

des romans :

LES COQS DE MINUIT (adapté pour la télévision)

ROSALIE BROUSSE

LES LÈVRES DE L'ÉTÉ

LE MAÎTRE D'ÉCOLE - LA FEMME DE SIMON

CANTILENE OCCITAN

LES MYSTÈRES DE TOULOUSE

LE FLEUVE PALIMPSESTE

(Grand Prix du Roman de la Société des Gens de Lettres)

MON AMIE GEORGE SAND

MON AMI VICTOR HUGO

VIE ET PRODIGES DU GRAND AMIRAL ZHENG HE...

Des romans pour l'enfance et la jeunesse :

DOUZE TONNES DE DIAMANTS

SIX COLONNES A LA UNE

LE MYSTÈRE DE BERLURETTE

ON A MANGÉ L'ALPHABET

CAPITAINE PRINTEMPS ...

Du théâtre :

LE PONT SUR LA CLARINETTE avec la FABULA THEATRE

(Création à Odysseus en 90 – plus de 8 000 enfants)

LE ROI MIRLITON – LA ROSE TZIGANE -

Traduit dans plus de 60 pays, il a rencontré des milliers d'enfants autour de ses romans, sa poésie, ses fables, des milliers d'enseignants et partagé son goût pour le travail bien fait, ciselé...

Toute sa vie, il s'est battu, s'est posé des questions sur la meilleure façon de transmettre sa passion : le goût de la lecture... l'amour des mots, l'amour des autres.

¹ Blagnac, questions d'histoire n° 24 : Souvenirs du chemin de Carrière.

² Très peu d'élèves accédaient au lycée.

³ Publié par « La Baconnière » à Neuchâtel, un éditeur qui avait accueilli nombre d'écrivains antinazis pendant la guerre.

⁴ Il y est entré dès 1951, à la demande de Jean Cassou, André Chamson et Aragon. Sa carrière littéraire débute par un recueil de poèmes : « Essais pour une malédiction » (1944) qui recevra le Prix HELENE VARESCO ; il sera ensuite lauréat du prix de la nouvelle du Conseil de la Résistance.



Poème lu à ses obsèques par son petit-fils Arnaud

L'Heure de Bessens

Et me voici sur ma terre. J'écoute
le bruissement des figuiers, des maïs,
La voix du clocher vient avec le vent
pour me désigner la route secrète.

Tu me dis : « C'est l'heure », et tu dis : « C'est tard »,
ô limpide voix glissant dans l'espace :
laisse-moi pourtant regarder l'étoile,
l'abeille, la rose et l'épeire blanche ;

laisse-moi cueillir les rumeurs des ailes,
le vol du nuage et le chant des coqs,
ces choses qui fuient un bref instant,
ces choses venant du fond des siècles :

un merle, un pigeon, un grillon bavard,
un rire lointain de mésange noire
et les mots, les mots d'une longue histoire...
Ô cloche, je sais, c'est l'heure, il est tard.

Il faut rentrer, je sais, cloche légère...
Mais ce peu de jour est si clair, si pur
et ce reflet d'or sur ce dernier mur
est si précieux et si caressant

qu'il me faut encor' m'arrêter, cueillir
cet air, ces rubis et ces perles fines
et les joindre à tant d'anciens angélus,
à tant d'aubes bleues et de crépuscules...

Où les mots d'amour et les œillets noirs,
où les fleurs de l'aube et les fleurs du soir
mêlaient leurs couleurs, leurs soies, leurs nectars...
C'est l'heure, je sais, c'est l'heure, il est tard !

Oui je vais rentrer laissant les ramées,
les roses comblées et d'ombre et de gemmes,
je vais revenir vers tous ceux que j'aime,
je vais retrouver ceux qui m'ont aimé.

Pierre Gamarra
Romances de Garonne
1990

Il est venu plusieurs fois à Blagnac dans « Terre de Lecture pour Graines de Lecteur » et en a été un de ces piliers fondateurs.

Voilà ce qu'il m'écrivait pour les 20 ans de Terre de Lecture :

« Vingt Ans d'animation culturelle à la fois suivie et diverse. Bravo ! J'en suis heureux car c'est une réalité et un exemple. Et je suis fier d'y avoir participé. D'autant que cette terre garonnaise est celle de mon enfance. J'y ai passé bien des heures de jeux et de lecture. Mais c'était pour moi la lecture individuelle. Nous avons progressé. Nous avons d'autant plus progressé que l'effort culturel est souvent en danger. On oublie parfois que la lecture, la pratique culturelle de théâtre, des arts sont des actes humains, éminemment humains. Comme je l'ai dit à mes jeunes lecteurs ou spectateurs de Blagnac et d'ailleurs, les fourmis n'écrivent pas des fables. C'est La Fontaine, l'écrivain, l'homme qui écrit des fables sur les fourmis.

Répétons-le, répétez-le en remerciant Lisbeth de Terre de Lecture : Bravo, Bravo !

Et continuons....»

Pierre GAMARRA - Terre de Lecture 2008

Certes, des écoles portent son nom, des livres sont lus, des poèmes dits, travaillés, des valeurs mises en exemples qui font que « le petit d'homme » deviendra grand.

Alors, Pierre, continuons !

Lisbeth Bernadou

**Lisbeth
Bernadou
et Michel
Coulet se
souviennent**



◀ **Pierre Gamarra
au pays de
Framboisy
(Le Pont sur
la Clarinette -
Mise en Scène
Michel Coulet
Odysud -
Photo : P. Riou)**

C'était la Fête de l'Huma.

On y marche en tous sens et de tous côtés.

Ce qui depuis tout petit m'a toujours accompagné dans ce désordre d'hommes et de choses en chemin, ce sont les accents mêlés de liesse et de mélancolie de Pierre Gamarra.

Il court, il rit, il écrit et ce qu'il vous propose a toujours la naïveté empêtrée d'un « trop grand garçon ». On croirait voir un film de Tati qui pour tromper son désœuvrement lâche à travers le monde sa bibliothèque malicieuse, une foule de petites choses légendaires dont il n'est guère possible de se détacher : du Maître d'école, de la Femme de Simon, des mystères de Toulouse, du Maire de Framboisy, etc... Autant d'autres héros qui sourient à l'existence, mais aussi du Résistant qu'il fût, jouant à l'aveugle de la trompette pour tous ceux qui au bord des routes sont encore des innocents démunis.

De l'encre répandue à partir de tous où la vie ne trouve pas de repos et se retourne sans cesse.

Aujourd'hui, la mémoire nous conserve le souvenir d'un homme, d'un immense poète avec son acuité, son élégance, son ingénuité.

Nous ne te verrons plus. Le seul reproche que je pourrai te faire.

Mais après tout, l'émotion, nous l'avons eue avant : en t'asseyant dans la salle de spectacle d'Odysud, au milieu des milliers d'enfants avec pour tous, un seul et même pincement au cœur. « Le Pont sur la Clarinette », ta pièce, ton histoire va être jouée, dans la minute d'une joie commune, patiemment contenue.

Enfin le rideau s'écarte sur quelques mystères. Rien ne va plus... et on triomphe...

Ici ou là, je rencontre encore des personnes qui aiment à penser qu'ils furent enfant ce jour là.

En tous cas il y aura toujours des yeux pour briller, des rires en éclats et des glapissements de petites souris qui ne tromperont jamais leur monde.

Comme au début de toute chose, il reste la vie, le livre, le stade, l'école, la Garonne, une mythologie familière où l'essentiel de nous-mêmes se sent concerné.

Cher Pierre, à présent je m'arrête. On se dira qu'il n'a plus rien à écrire d'autre. Le propos aurait voulu rendre plus beau ce que nous avons partagé, mais Hélas !

Michel Coulet

Serge Ravanel : l'Esprit de Résistance à Blagnac

Le Colonel FFI Serge Ravanel, commandant les Forces Françaises de l'Intérieur de la Région de Toulouse, «l'un des types les plus extraordinaires qu'il y ait dans notre Résistance *» est décédé le 27 avril 2009 à l'Hôpital du Val de Grâce à Paris. Un hommage national et les honneurs militaires lui ont été rendus le 5 mai 2009 aux Invalides.

On a beaucoup écrit sur ce héros, polytechnicien, engagé à 20 ans dans la Résistance et devenu en 1944, à 24 ans, le libérateur de Toulouse. Je voudrais parler ici de l'homme qui s'est attaché à Blagnac. On semble oublier en effet qu'il a été à l'initiative de la création de « la Maison de l'Histoire » à Blagnac. J'ai eu la chance de partager ses actions, ses



◀
Toulouse -
22 août 1944
Libération de
Toulouse -
Place du Capitole
Le colonel Serge
Ravanel,
commandant
des FFI
de la Région de
Toulouse (R4)
sur le balcon du
Capitole.

Photo prise par
un inconnu et
conservée par
Jean Dieuzaide

réflexions, et de l'accompagner dans ses dernières entreprises.

Serge Ravanel est venu à Blagnac pour la première fois le 28 février 1981. Je l'avais invité à animer un colloque « La Résistance dans les usines d'aviation », dans le cadre d'activités sur la Résistance que j'organisais à la bibliothèque municipale dont j'étais responsable. J'étais conseillée et aidée par d'authentiques Résistants de Blagnac : Robert Caussat, déporté à Dachau, le D^r Contie et Germaine Ricard, compagne de l'ancien maire Jean-Louis Puig, lui-même ancien Résistant. J'avais l'aval du maire Jacques Puig, fils de Jean-Louis Puig, de son adjointe déléguée aux affaires culturelles, M^{me} Gisèle Penna, et de toute la municipalité.

Lorsque Serge Ravanel est arrivé à la bibliothèque ce 28 février 1981, j'ai été impressionnée par la force qui se dégageait du personnage : il n'était pas grand, mais il en imposait par une élégance naturelle, la détermination qui se dégageait de sa personne. Son verbe calme, précis, son regard bleu vif et pétillant, témoignaient d'une intelligence hors du commun : « Ravanel. Intelligence pure... **»

Il revenait à la Résistance après de longues années de silence et travaillait à l'écriture d'un ouvrage qui allait devenir « *L'Esprit de Résistance* » : il tenait à montrer dans la Résistance, les motivations des résistants, l'implication de la jeunesse qui lui avait « donné une image de vie, de créativité, d'audace » et son unification concrétisée par l'adoption, à l'unanimité du programme du Conseil National de la Résistance (CNR).

Ce programme qui instaurait une véritable démocratie économique et sociale était selon lui plutôt un « ensemble de règles » et « à ce titre,

il avait valeur universelle. »

Homme de principes, il avait fait son éthique des règles de la Résistance. C'est au nom de leur universalité qu'il avait adhéré au PCF puis s'en était retiré sans pour autant renier ses idées « avec élégance, sans faire de vagues ». C'est aussi au nom de cette même éthique qu'il avait refusé de se battre pendant les guerres d'Indochine et d'Algérie : positions courageuses qui l'avaient marginalisé : « On m'en a fait baver ! » m'avouait-il. Homme du présent, il analysait avec lucidité les dérives de notre société, les désarrois de la jeunesse. Il pensait que les principes du CNR, étaient « toujours valables aujourd'hui », dans un monde en recherche de valeurs, que la jeunesse d'aujourd'hui devait « être imprégnée » de ses principes et « apprendre à dire « non » lorsqu'ils étaient bafoués ». Il ajoutait : « Le moment est venu de faire vivre l'Esprit de Résistance ».

En homme d'avenir et d'action, il se demandait, comment transmettre aux jeunes les idées généreuses universelles du CNR, comment leur apprendre à « conjuguer Résister au présent », comment leur apprendre à dire « non » ? Il était conscient que ces idées nouvelles pouvaient rencontrer une opposition ; il m'écrivait : « Je suis porteur d'une problématique nouvelle dont la « nouveauté » est tellement grande qu'elle ne manquera pas de choquer. »

* Bourdet (Claude) in « Rouge » n° 1167 4-10 juillet 1985.

** Camus (Albert) « Carnets » T. 3, mars 1951-décembre 1959 - Gallimard, 2006.

C'est à ce stade de sa réflexion qu'il est arrivé à Blagnac.

Et c'est à Blagnac qu'il a trouvé la réponse.

Lorsqu'il a vu à la bibliothèque la nature des documents présentés, « l'esprit » du travail réalisé en collaboration avec les Résistants, les enseignants, les habitants de la ville il a compris qu'à Blagnac, nous étions, comme lui, animés de l'Esprit de Résistance et que dans l'élaboration de son projet, il pouvait compter sur nous.

Il a tout de suite conseillé à Robert Caussat de faire don de ses documents à la Ville de Blagnac, à charge pour celle-ci d'en assurer la conservation et

Le moment est venu de faire vivre l'Esprit de Résistance

la présentation. Ces documents regroupés allaient devenir « la collection Caussat ». Il pensait déjà créer une association et me confia « J'aimerais construire quelque chose à Blagnac, voudriez-vous m'y aider ? » J'acceptai et je l'ai accompagné dans la création d'une association qui a abouti au CERRAVHIS (Centre de Recherche et de Représentation Audio Visuelle de l'Histoire).

En cela il a été servi par trois facteurs :

- l'arrivée au pouvoir de l'Union de la Gauche et l'élection de François Mitterrand en mai 1981. L'Union : un des principes de la Résistance en action et qui lui a donné un immense espoir en l'avenir : lui, l'homme du programme du CNR, qui avait été souvent mis à l'écart se vit enfin reconnu : Jean-Pierre Chevènement nommé ministre de la Recherche et de la Technologie l'engagea comme conseiller et le chargea de nommer les délégués à la Recherche des 22 régions françaises et des départements d'Outre-Mer. Cette position, son prestige d'ancien Résistant ajoutés à son intelligence lui permirent d'établir des relations solides afin d'obtenir aides, subventions, conseils nécessaires à ses projets.

- sa rencontre avec la jeunesse par le biais de la bibliothèque : c'est à Blagnac, en mai 1982, après le succès des conférences que j'avais organisées à la demande des enseignants (ce qui était important pour lui) des écoles primaires et du collège Guillaumet qu'il fut définitivement persuadé de l'immense demande des jeunes sur tout ce qui concernait la Résistance et du bien fondé de la vocation pédagogique de l'association qu'il voulait créer.

- l'entrevue fin 1982 avec le maire Jacques Puig. Celui-ci accepta l'idée de la création d'un centre de recherche sur la Résistance à Blagnac ; acquis à la Résistance grâce à l'exemple de son père, il eut l'intelligence de comprendre les enjeux locaux régionaux voire nationaux, que pouvait représenter l'instauration d'un tel centre, animé par le prestigieux Colonel Ravanel. Il assura Serge Ravanel du soutien de la municipalité à condition que soit créée dans la nouvelle association une « commission Histoire de Blagnac » dont je serais responsable. A partir de ce moment une amitié faite d'estime réciproque et de complicité s'est nouée entre eux.

Le Conseil municipal avalisa la création de l'Association, loua en premier

temps pour un franc symbolique l'immeuble que la municipalité venait d'acquérir au 7 rue Bacquié-Fonade, vota un budget à la condition que la future association cherche ailleurs (pouvoirs publics, mécénat) d'autres subventions.

Serge était un homme rapide dans ses décisions, immédiatement après notre rencontre avec le maire, il se mit à réfléchir sur la façon d'organiser ce futur centre de recherche, entouré de « la garde rapprochée » : Robert Caussat, le D^r Contie, Germaine Ricard et moi-même.

Il avait le sentiment de n'avoir rien fait jusqu'à maintenant et il désirait « bâtir quelque chose » et voilà que ce « quelque chose » avait pris corps. Il venait enfin de trouver à Blagnac ce qu'il cherchait : « le lieu et la formule »...

Ce centre de recherche devint sa vie. Avec l'arrivée de la gauche, il bouillonnait d'idées nouvelles et n'avait qu'une hâte, les mettre en application.

Nous nous réunissions d'abord à l'ancienne bibliothèque, chez Germaine Ricard qui fut nommée présidente de l'Association. Vinrent se joindre à nous M. Besset, d'anciens Résistants : Maurice Leblanc, M. Le Minous, le colonel Gaudron. Serge désirait que l'on recrute des « plus jeunes ». Béatrice Boisard mon adjointe, Monique Aoudia (Izaga maintenant)



◀ Serge Ravanel (au centre) à la Bibliothèque municipale de Blagnac (1981)

(Photo J. Kermel)

► Serge Ravanel dédicant son livre «L'Esprit de Résistance» 1995

(Photo J. Weidknet)



Supérieure d'Audiovisuel du Mirail (ESAV). Ceux-ci commencèrent à réaliser les premiers films.

Nous étions tous de sensibilités différentes, mais Serge a réussi à nous fédérer, comme il l'avait fait dans la Résistance, il nous a appris à travailler ensemble, imprégnés du programme du CNR, de l'Esprit de Résistance. Disponibles et prêts à nous mobiliser pour faire surgir ses idées auprès de la jeunesse.

Dès le départ il a souhaité imprimer sa marque à l'Association, sous son impulsion :

Elle prit en avant-projet le nom de : « Association pour l'Etude et la

Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac, Centre de Recherche sur les motivations des Résistants ». Créée pour recueillir la « Collection Caussat » en faire la présentation, « s'attachant à faire comprendre le pourquoi et le comment » de la Résistance. Tout était dit de ses objectifs dans cette appellation qui devait évoluer et devenir en 1987 le « CERRAVHIS » (Centre de Recherche et de Représentation Audiovisuelle de l'Histoire).

Habitant Paris, il devint vice-président de l'Association et il fit signer entre Robert Caussat et l'Association une convention de donation de la « Collection Caussat » dans laquelle il est stipulé qu'en cas de décès de



◀
**Serge Ravel
au gymnase
de l'Aérogare
de Blagnac -
Rencontre avec
les élèves de classes
primaires (1982)**

(Photo J. Kermel)

celui-ci, Serge Ravel en devenait le propriétaire...

Blagnac a été pour lui, un extraordinaire champ d'investigation et d'expérience. Il avait créé l'IRAI à Paris un « Institut d'Action Industrielle »... et a voulu appliquer à l'Association, cette notion nouvelle « d'action industrielle », il désirait qu'elle « soit gérée comme une entreprise... Capable de créer des produits évolués (films vidéos), d'unifier ses forces humaines et faire en sorte qu'elles soient capables d'améliorer... leur esprit de responsabilité et d'initiative, leur volonté d'aller de l'avant ».

Il définit lui-même ce que devait être ce centre de recherche et ses objectifs : « utilisant largement les techniques modernes de l'image », films, bornes

interactives... DVD, comme « outils de recherche, montrant que au début, la Résistance n'était rien. Elle a grandi, à la fois par son travail, grâce aux événements, grâce à une prise générale de conscience ». Et il présenta un projet d'explication de cette dialectique en dix pôles qui devaient « de façon enthousiasmante montrer ce développement, en souligner les difficultés, en montrer les hommes, en dégager les éléments d'avenir (esprit de la résistance programme du CNR) ».

Une telle association avec de telles ambitions demandait un budget conséquent. Pour trouver des financements Serge se déplaçait constamment muni d'un dossier bien « ficelé », profitant de ses missions au sein du ministère de Chevènement pour rencontrer les présidents d'organismes de recherche, demander des crédits, se dépensant sans compter pour donner à cette association centre de recherche, une audience nationale.

J'ai eu la chance de pouvoir l'accompagner dans ses démarches. Il ne voulait rien laisser au hasard et allait au plus loin dans la connaissance d'établissements culturels dans le but de connaître leurs expériences, en tirer des leçons. Ainsi nous avons rencontré le conservateur du musée de Caen, M^{lle} Le Cacheux, nous avons visité ensemble les musées du débarquement en Normandie, au ministère des Anciens Combattants j'ai fait la connaissance de M^{me} Burgard, sa camarade de résistance, ainsi que Lucie Aubrac qu'il tenait au courant de nos actions... Partout il présentait le travail effectué à Blagnac et demandait des subventions, qu'il a obtenues. J'ai retrouvé une lettre de Jack Lang, alors ministre de la culture, disant à Serge son intérêt pour les réalisations de Blagnac et le mettant en contact avec son chef de cabinet Didier Hamon que j'ai rencontré avec lui...

Oui, Serge s'est dépensé sans compter pour Blagnac. Il voulait que son projet réussisse.

C'est lui qui fixa très vite les plans de travail et un premier objectif : interviewer et filmer vingt Résistants, puis ce furent cent Résistants, objectif trop lourd qui ne fut jamais atteint !

Sous la direction de Jean-Louis Dufour, le CERRAVHIS réalisa des films importants pour Blagnac : « Sept à Blagnac » (interviews de Résistants de Blagnac : Germaine Ricard, M. Rabary, le D^r Contie), et d'autres dont la problématique a dépassé le cadre local : « Les Passeurs des Pyrénées », « Des Ateliers aux pistes » avec toujours comme ligne directrice les moti-

vations des Résistants, l'Unité, le programme du CNR, la jeunesse. Avec la célébration du bicentenaire de la Révolution française en 1989 ce fut la réalisation du film « Cantayre, le premier maire de Blagnac », et la parution de trois brochures sur la Révolution à Blagnac titrées « A jamais la libertat » dont il avait suivi avec beaucoup d'attention l'élaboration : il s'investissait énormément dans l'histoire de Blagnac, j'en veux pour preuve les recherches qu'il a effectuées avec moi aux Archives Nationales à Paris pour préparer l'article sur la création, en 1789 des municipalités.

Une autre preuve de son intérêt pour l'histoire de Blagnac : la visite que nous avons rendue à un chercheur spécialiste de la préhistoire au Centre de Recherche de Meudon en vue d'une collaboration avec les membres de notre Association spécialisés dans la recherche archéologique sur Blagnac.

C'est en 1990 que parut le n° 1 de la revue « Blagnac, Questions d'Histoire » qu'il a contribué, bien sûr, à créer. Puis, peu à peu, les allers et retours ont commencé à fatiguer cet homme si entreprenant. A la fatigue physique s'ajoutait la fatigue morale : l'homme politique qu'il était, ressentait une grande amertume face aux dérives de la Gauche ; en 1991, Chevènement ministre de l'Intérieur démissionna de son poste de ministre de la Défense et Serge le suivit. Il me disait en plaisantant « Je suis au chômage ». 1993 vit la consécration de son travail : l'inauguration de la Maison de l'Histoire place des Arts, avec une exposition originale : « Double vue », confrontant les fonds photographiques de Germaine Chaumel, correspondante du Journal Paris-Soir et de Jean Dieuzaide, sur la Résistance et l'occupation, avec présentation des films réalisés, et comme il le souhaitait, des visites de classes accueillies par Jeannette Weidknet, Robert Caussat. Lui-même et Pierre Benech participèrent à plusieurs rencontres au cours desquelles il a pu mesurer l'intérêt, voire « l'enthousiasme » que suscitait la Résistance chez les jeunes. Ces résultats ont été pour lui objets d'une intense satisfaction...

En 1994, pour la commémoration du 50^e anniversaire de la Libération de Toulouse, le discours qu'il prononça au mémorial de la Résistance, et exaltait le programme du CNR et exhortait la jeunesse à dire « non », à « résister », ne fut pas apprécié par tout l'auditoire !!! Il fut fait citoyen

d'honneur de la Ville de Toulouse, Serge n'aimait pas les honneurs, mais il fut heureux que la mairie de Toulouse reconnaisse enfin ses actions à la Libération... C'était le moins que pouvait faire Dominique Baudis !

En 1995, ses visites s'espacèrent, il revint à Blagnac présenter son livre « L'Esprit de Résistance ». Il semblait que, le Centre fonctionnant bien, il « lâchait du lest »... En réalité, se rendant compte qu'il ne pourrait plus suivre de Paris le développement du CERRAVHIS, il préparait dans la capitale, la création de l'AERI (Association pour des Études sur la Résistance Intérieure), avec Lucie Aubrac et d'autres Résistants. Il apportait à cette nouvelle association la formidable expérience qu'il avait acquise à Blagnac.

2001 est l'année où la commission « Histoire de Blagnac » se sépara du CERRAVHIS pour fonder l'association « Blagnac Histoire et Mémoire » dont la présidente devint Suzanne Béret et la secrétaire Jeannette Weidknet... Serge accepta d'en être membre d'honneur, mais il fut extrêmement affecté de cette scission et du départ du CERRAVHIS à Toulouse. Il reporta ce qui lui restait d'énergie sur l'AERI. Comme il l'avait fait à Blagnac, il s'est déplacé en quête de subventions, il rencontra classes, enseignants... inlassablement dans toute la France, pour porter à la jeunesse les

principes du CNR.

L'âge le prenait de vitesse, mais l'Esprit de Résistance était bien vivace, il recevait de jeunes étudiants, journalistes auxquels, malgré l'épuisement il transmettait sa flamme. En même temps, il s'est intéressé à une autre Résistance : il m'encouragea à partir en mission de protection du

peuple palestinien, pour une paix juste au Proche-Orient fondée sur le droit international et il eut la force de rencontrer en 2003 un jeune médecin

▼
**Monique Kermel,
 le D^r palestinien
 Sharif Abou Awad
 et Serge Ravanel**
 - Paris -
 novembre 2003

(coll. M. Kermel)



palestinien invité par la Ville de Champigny. La rencontre fut très belle, chacun expliquant les motivations de sa Résistance...

Serge Ravanel est mort, Blagnac fut pour lui une belle aventure, porteuse de ses espoirs et de ses dernières déceptions... Il s'y plaisait, il y avait trouvé des amis, des soutiens, une reconnaissance.

La fin du CERRAVHIS et son échec à Blagnac le blessèrent profondément. Pourtant, il laisse l'Association « Blagnac Histoire et Mémoire » à laquelle il est resté fidèle, le CERRAVHIS qui réalise toujours des films à Toulouse et l'AERI dont il a pu voir avant sa mort le dernier Cdrom sur « la Résistance dans la Haute-Garonne ». Il lègue aussi son beau livre « L'Esprit de Résistance » et celui sur « Les Valeurs de la Résistance ».

C'est à nous qui avons eu la chance de le suivre, de partager ses doutes, ses espoirs de continuer, avec les outils qu'il nous a légués, de reprendre le flambeau et continuer à témoigner de « l'Esprit de Résistance ».

La Ville de Blagnac se souviendra-t-elle de son travail, de son amitié, de l'homme intègre et généreux qu'il était ?

Paul Eluard disait en parlant des Résistants : « Si l'écho de leurs voix faiblit, nous périrons »... Si l'écho de la voix de Serge Ravanel faiblit...

Monique Kermel

A lire :

CAMACHO/RAVANEL - L'Espagne une conquête de la Démocratie.- Flammarion, 1993.

RAVANEL Serge - L'Esprit de Résistance.- Seuil, 1995.

WEILL (Henri)/ RAVANEL Serge.- Les Valeurs de la Résistance - Privat (Collect. Bibliothèque Historique Privat), 2004.

HOSTACHE René - Le Conseil National de la Résistance : les institutions de la clandestinité - Presses Universitaires de France, 1958

A regarder :

« La Résistance dans la Haute-Garonne » CDROM réalisé par l'AERI
16-18 Place Duplex 75015 Paris.

erratum

Une erreur s'est glissée dans notre dernier numéro, concernant l'article sur les pigeonniers : la légende n° 2 correspond, en fait, à la photographie n° 3, et la légende n° 3 correspond à la photographie n° 2.

La rédaction



Vues de l'exposition « Blagnac d'Hier et d'Aujourd'hui »
présentée pour les Journées du Patrimoine les 19 et 20 septembre, et jusqu'au 3 octobre 2009 à l'Espace des Expositions





A Sauzas, le pigeonnier pied-de-mulet, typique de notre région, qui ne figurait pas parmi ceux présentés dans le n° 37 de notre revue.



La place de l'abbé Amouroux en 1940 : dessin du réfugié espagnol Ricard Rutés